

**Chut... Sois sage.
(French Edition)**

Malusyle

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MALUSYLE

Chut... sois sage !



Ed.LBDR

Chut! Sois sage.

Ecrit par
Malusyle

10 juillet 1992.

Il fallait se rendre à l'évidence, tout avait foiré. Les médias les avaient torpillés, à raison. Ils avaient pourtant cru avoir fait les choses correctement, c'était une affaire grave, ils s'étaient appliqués et de leur bonne foi, il n'était ressorti que des erreurs, des mauvais choix, presque de l'amateurisme, de l'inconscience. Pourtant, il y avait eu tant de vies brisées. Ils se regardaient, chacun refaisait l'histoire et porterait le lourd poids de cet échec.

- Il ne recommencera peut être pas ? Osa l'un d'eux.-
- Tu parles d'une consolation. C'est très con ce que tu viens de dire, très con.

Le silence revint, des soupirs s'échappèrent

☐ Nous ne sommes que des incapables, des merdes. Je m'en vais.

☐ Tu fais quoi ?

☐ Je vais respirer, faut que je sorte. Que veux tu que je fasse. Je n'ai rien vu venir, sous mon nez, c'était sous mon nez. Putain de mauvais flic. Nous nous sommes pris pour des héros de films, l'affaire du siècle, pas de recul, la tête dans le guidon. On n'a même pas demandé à un autre service de nous aider. On l'attendait tellement cette affaire, l'affaire dont tous les flics rêvent. On a voulu tout gérer et on a géré comme des glands. Et vous savez pourquoi ? Parce la précédente affaire, on l'a réglée. Alors bien sur, autre enquête difficile, on prend, nous les super héros de la police. Quelle prétention ! Mais dans cette histoire c'est nous les ordures. 9 victimes : 4 tuées, 5 torturées, massacrées au point de ne plus exister. Et nous l'avons laissé s'échapper .comment un truc pareil à pu arriver? Laisser partir un fou, un connard qui tue. Et je devrais vivre avec un truc pareil et vous aussi. Tous les matins quand je verrai ma tête de con, je vais pouvoir me traiter d'assassin... C'est à cause de nous et quand il recommencera ce sera encore à cause de nous...de nous !

Son index était pointé sur chacun.

Le silence revint . Tous se regardaient, furieux, désolés,

- Putain d'histoire. Putain de nana, quand elles ont un truc dans le cul, peu importe les conséquences.

Bernard sortit de la pièce en claquant la porte, des mois passés à courir après un assassin, l'attraper et le voir disparaître. Il n'avait pas été inquiété, un soupçon de quelques heures, c'était tout. Un malade était en liberté .Bernard se mit à jurer et finit par mettre un coup de poing dans le mur. Sa rage était telle qu'il ne sentit pas la douleur. Sa seule douleur était ces très jeunes femmes massacrées. Il n'y avait pas eu de plan B dans lequel le méchant perdait. Les choses lui avaient échappées pourtant il avait toutes les pièces mais n'avait pas pu les rassembler à temps. Que s'était il passé dans la tête de Daphné ? Elle, si sérieuse, qu'avait elle fait de leur travail? Son enquête avait été effacée, rayée. Il avait eu certains parents au téléphone. Quel gâchis! Quoi leur dire ? Les médias les avaient accusés de mauvais mais qu'avez fait Daphné ?... Quelle folie ! Des mois à ne plus dormir, à voir et revoir les victimes.

Les victimes, celles qu'Henri, le tueur, avait choisies de tuer et celles qu'il avait choisies de laisser en vie. Tout n'avait été que choix pour lui, aucune erreur, sauf Amélie. Elle avait été agressée, enlevée alors qu'elle sortait d'un cinéma, d'où la méprise, elle était malvoyante. Avait-il eu de la compassion? Non, il était juste difficile pour Henri de tuer sans s'accrocher à la peur de sa proie. Avant même de l'enlever, Henri savait ce qu'il ferait de sa victime. Et Amélie était de celles qui devaient mourir. Alors le fait qu'elle ne puisse pas voir, l'avait gêné. Loin d'être furieux, il avait été embêté. Il ne pourrait pas la voir supplier avec son regard. Elle faisait toutes ça, plonger leur regard dans celui d'Henri, comme pour chercher une dernière once d'humanité. Cet échange était si intense, que son corps en redemandait. Amélie ne l'excitait plus vraiment. Elle sut se servir de cet "avantage". Il avait trouvé tout ça très frustrant, très touchant.

Ce psychopathe n'aimait pas le sang, enfin il n'aimait pas le sang parce que c'était salissant. Il aimait tuer, posséder. Il les avait violées, torturées. Son arme était diabolique. Il s'était confectionné un bracelet sur lequel se trouvaient des lames de rasoir, droites, aiguisées. Il le plaçait autour de son pénis après avoir mis un préservatif. Il violait et tuait. Le plaisir pour lui, l'horreur pour elles, ses victimes.

La première fois que Bernard était arrivé sur la scène du crime, il n'avait pas compris. La jeune femme était allongée sur le sol une serviette de bain lui cachait le corps. Il n'y avait pas de sang sur la serviette, pas dans la pièce non plus. Il s'était approché, pas de trace de violence sur le visage, sur le cou. Il était avec sa coéquipière, Daphné. C'était un appel téléphonique qui les avait prévenus que

quelqu'un avait été tué. Mais à l'époque pas de traçage d'appel.

- Soulève le drap de bain ? Lui demanda Daphné. Elle avait peur de voir encore une fois ce qu'elle ne voulait pas voir. Bernard s'était rendu compte que ça devenait difficile pour elle et aussi pour lui. Mais à ce moment-là aucun des deux n'imaginait l'horreur de l'enquête qu'ils allaient devoir suivre.

- Soulève le drap de bain, répéta-t-elle

- La serviette ? Ironisa t il par dépit.

Il prit un coin et tira doucement le morceau de tissu vers le bas du corps. La moitié du corps était dans un sac poubelle, des pieds jusqu'au ventre. Daphné recula, elle s'assit sur un tabouret.

- Ça pue, ce n'est pas bon ce truc. C'est pas bon, on doit pas rester comme ça. Les autres vont arriver. Touche pas, s'il te plaît, touche pas. Mais Bernard n'écoula pas, il tira son pull, cacha sa main afin de ne laisser aucune empreinte et tira sur le sac. Le ventre apparut, puis le sexe, les cuisses légèrement écartées et enfin les jambes.

- Son bas-ventre est anormalement gonflé. Dis Daphné inquiète.

- Oui, regarde, elle a un truc qui dépasse d'entre les jambes.

-Touche pas, Bernard. On attend les collègues.

- Si j'appuie sur le ventre peut être que ça sortira.

- Fais pas ça, Daphné s'était reculée.

Bernard appuya sur le ventre. Il y eut une odeur pestilentielle, le sang s'était mis à couler, noirâtre, épais. Le bruit ressemblait à celui d'un évier que l'on venait de déboucher. C'était écœurant, le ventre semblait bouger. Ils sortirent tous les deux dans le couloir.

- Pourquoi tu as touché, tu t'attendais à quoi ? Notre boulot nous rend fou. On pue le cadavre, on pue la merde. Bernard, pourquoi ?

Daphné tremblait, ses jambes se dérobaient.

□ Quel boulot de merde ! Je n'y arrive plus, je ne vais pas pouvoir continuer longtemps. Te rends tu compte que je n'ai que ça dans ma vie...des horreurs, des malheurs. Et tu m'en rajoutes encore.

Dos au mur du couloir, elle glissa vers le sol. Elle leva les yeux vers Bernard.

- Tu la voyais comme ça ta vie ? C'est de ça dont tu avais envie ?

- Je crois que oui. Dit il doucement, je crois que oui

- Je dois rester là ? Pourquoi t'as touché son ventre ? Pourquoi tu me fais vivre des trucs à la con comme ça ?

- Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai cru que je pourrais défaire ce que ce fou lui a fait. Lui prouver que j'étais capable ...d'être con. Je suis un con, un gros con.

L'odeur avait envahi l'immeuble. Le reste de l'équipe arriva enfin. Chaque personne qui franchissait le palier poussait un cri d'horreur et de dégoût. Bernard et Daphné ne se détachaient pas de cette scène. Le bruit et l'odeur du sang restaient ancrés en eux. C'était affreux de penser qu'un être humain puisse faire un tel massacre. Bernard commençait seulement à se demander qui était la victime ? Un sale travail les attendait. Le premier choc passé. Il fallait réagir. L'autopsie leur révéla que le bas ventre de la jeune femme avait été "labouré", haché.

C'était une jeune étudiante, Carine. Il avait fallu recevoir ses parents. Il avait fallu leur dire qu'ils n'avaient rien trouvé pour arrêter le bourreau de leur fille.

Il y eut d'autres victimes. Pendant deux mois Daphné et Bernard avaient été baladés et les meurtres restaient inexplicables et surtout inexpliqués. A cette époque, pas de profilage, pas d'ADN, pas de filage, juste l'instinct, les preuves et la chasse, la traque.

Il y avait eu la première victime à avoir été laissée vivante. Jeannette, elle, avait été enlevée, blessée puis abandonnée. Elle n'avait rien vu, rien entendu, elle était perdue, tétanisée. Henri lui avait dit, qu'elle ne pourrait pas avoir d'enfant, avec ce qu'il venait de lui faire. Elle pourrait passer à autre chose qu'à ce ridicule rituel qu'est l'amour, le sexe. Il l'avait attrapée et jetée dans le coffre de sa voiture. Elle avait tapé, crié. Mais quand celui ci s'ouvrit, elle s'était tue, paralysée par la peur. Elle était dans une pièce noire. Il lui avait parlé doucement, lentement à l'oreille.

□ Moi, je te vois et dans cette pièce il n'y a rien que tu puisses prendre pour te défendre contre moi. Tu es à moi, n'essaie même pas, sois sage et tu ressors de là vivante, fais un simple écart et je te tue. Sois mon jouet quelques heures...quelques heures contre ta vie? D'accord?

□ D'accord. Sa voix était faible, à peine audible. elle venait de faire un pacte avec la mort.

Dans la tête de Jeannette, les sentiments s'entrechoquaient. Elle s'était toujours dit que si un homme voulait la violer, elle se battrait quitte à mourir. Mais là, il ne s'agissait pas de mots, mais de sa vie. Et sa peur était plus forte que son courage. Il lui avait mis une sorte de sac sur le

visage, lui avait attaché les mains dans le dos.

- Avance!

Elle avait marché, des portes s'étaient ouvertes puis fermées.

Elle ne voyait rien, ils étaient arrivés. Elle restait debout. Il l'avait déshabillée lentement lui caressant, les épaules, les seins, le ventre. Elle avait toujours les mains attachées, aussi il découpait avec un couteau les habits, les sous-vêtements. Elle sentit plusieurs fois la lame sur sa peau.

- Si tu essaies de me voir, je te tue.

Elle n'entendait que la respiration d'Henri et la sienne. Il était près d'elle. Il continuait à la toucher. Les gestes étaient tendres, délicats. C'était effrayant. Elle entendait le souffle d'Henri s'accélérer, il l'aida à s'asseoir.

□ Chut, sois sage. Ne me fâche pas.

Il l'allongea sur un lit, lui écarta les jambes, les lui attacha aux deux coins du lit.

- Je vais laisser tes poignets attacher, tu auras un peu mal quand je viendrai sur toi. Continue à être sage et tu sortiras d'ici vivante.

Sa voix restait calme malgré le souffle qui s'amplifiait. Jeannette prit le parti de ne pas bouger, ne pas parler. Elle savait, elle attendait. Elle savait qu'elle entraînait dans le pire et pire il y eut. Il revint après s'être absenté 5 minutes. Il enleva le sac du visage de sa victime, le sien était caché par une cagoule. Il s'allongea sur elle. C'est vrai, ses bras lui faisaient mal. À l'intérieur de ses cuisses, elle sentit comme une brûlure aiguë, stridente. Elle avait espéré se tromper, non, Jeannette ne se trompait pas.. Son ventre se mit à lui faire mal, très mal. Elle était dans les mains du tueur aux lames de rasoir. Elle gémit de douleur, à peine. Elle ne voulait pas le fâcher. Sa vie tenait à sa capacité de se taire, de ne pas hurler, de souffrir en silence. Elle priait, elle qui était fière de ne croire en rien, priait de toutes ses forces.

- Chut! Chut ! C'est bien !

C'était glaçant d'horreur.

Elle sentait en elle chaque lame, son cerveau dissociait chaque entaille, chaque blessure, elle sentait ce fou bouger en elle, sur elle, elle sentait le sang couler entre ses jambes, le lit était trempé. Elle allait mourir, toutes les autres étaient mortes. Cela dura de très longues minutes, elle se mordait les lèvres pour ne pas hurler sa douleur et sa peur de mourir. Un dernier soupir. Il avait fini. Elle était à sa merci. Henri avait mis sa tête dans le creux de l'épaule de

Jeannette.

- Merci, tu as été parfaite.

Avait-elle eu le choix? Elle n'avait pas émis un seul son. La douleur la faisait trembler, pleurer. Ses larmes coulaient, son corps souffrait mais elle restait muette, persuadée que crier réveillerait encore plus la folie de cet homme. Elle ne bougerait pas, elle ne bougerait plus, elle mourait peut-être, sûrement. Elle sentit sa volonté s'étioler. Elle était seule, seule au monde entre les mains d'un tueur. Personne n'avait entendu ses prières. Elle avait bien raison de ne croire en rien. Avant de partir elle pensa à ceux qu'elle aimait, un peu comme un adieu. Elle sentit ses yeux se fermer, elle le savait quoiqu'il arriverait, il en avait fini avec elle.

Pour lui, l'expérience était nouvelle, ne pas tuer. Juste pour le plaisir de savoir que désormais, elles auraient peur tout le temps, à chaque moment de leurs vies. C'était jouissif pour Henri, ce pouvoir au delà de l'instant présent. Avant qu'elle ne sombre complètement, elle l'entendit encore lui chuchoter à l'oreille.

- Boumboum-boumboum-boumboum. Ton petit cœur bat pour moi

Jeannette se réveilla à l'hôpital. Il ne l'avait pas tuée. Sa première pensée avait été qu'elle avait bien fait d'être sage.

Bernard était assis près d'elle, il lui sourit.

- Bonjour Jeannette. Je suis Bernard. Comment vous sentez vous ?

- En vie ... Dit-elle faiblement

- Est ce que je peux vous poser quelques questions?

- Pour quoi faire, je n'ai rien vu, je ne sais pas qui il est.

- Sa voix ?

- Douce, gentille

- Il vous a mutilée

- Je sais, je ne pourrai pas avoir d'enfants, il me l'a expliqué.

Il m'a dit que si j'étais sage il ne me tuerait pas...Les autres ont dû le contrarier. Elles ne l'ont pas écouté. Moi, je n'ai rien dit, c'était long... Des larmes coulaient sur ses joues.

Bernard aurait voulu ne rien ajouter. Elle était trop choquée, pourtant il osa continuer.

- Il avait un accent ?

- Non, non.

- Le timbre de sa voix?

- Une voix d'homme bien élevé. Chaude, grave...cruelle.

Elle ferma les yeux et se mit à sangloter. Elle tremblait.

- J'ai eu peur, tellement peur. Vous étiez où quand il me tuait?

Le regard de Jeannette était implorant, Bernard ne sut plus quoi dire. Une femme entra dans la chambre. Elle regarda Bernard

- Je suis la sœur de Jeannette, vous l'avez trouvé ?

Bernard fit signe que non. Il se leva, s'excusa et partit.

En fait les dégâts physiques sur Jeannette étaient aussi graves que ceux sur les autres victimes, Henri avait juste appelé les secours à temps.

Jeannette pensait avoir eu de la chance. Elle aurait aimé ne plus fermer les yeux. Quand elle baissait les paupières, le cauchemar recommençait. Cet homme, elle ne l'avait pas vu, elle l'avait senti, ressenti, son odeur, sa respiration, sa voix, son corps. Alors quand elle fermait les yeux, elle était à nouveau la victime. Le mal n'avait pas de corps, pas de visage, pas d'identité. Il était ce que son imagination lui donnait : le diable, l'horreur.

Dans le triste palmarès d'Henri, il y eut Amélie, la jeune femme malvoyante. Passionnée de chant, de musique, de cinéma. Ses passions dataient d'avant l'accident. Elle avait choisi cet appartement parce que pas très loin d'un cinéma. Quand elle allait voir un film, c'était étrange, elle entendait les mots, la musique et les images n'étaient qu'ombres et lumières. Le bon côté était qu'elle mettait le visage qu'elle voulait, aux acteurs. Un peu comme dans un livre. Le personnage est ce que le lecteur veut bien en faire. Elle connaissait par cœur le trajet entre le cinéma et chez elle. Pas de lunettes, pas de canne, 800 mètres sur le même trottoir, elle savait le faire. C'est pour ça qu'elle choisissait la dernière séance pour ne pas être bousculée. Seule elle se sentait libre... Quand il l'attrapa, elle eut le temps de mettre ses mains sur le visage d'Henri. Avec ses amies, après son accident, elle avait un "jeu". Lorsqu'elle rencontrait quelqu'un, elle mettait ses mains sur le visage du nouveau venu, ou de la nouvelle venue et elle donnait un nom d'acteur, de chanteur, d'ami qui pourrait ressembler à la personne devant elle. Elle avait dans sa mémoire, dans ses mains, les traits du tueur. Quand elle fut attachée sur le lit. Elle le sentit qui s'approchait. Il caressa son corps.

□ Tu es magnifique.

Elle ne répondit pas. Elle écoutait.

-Tu ne réponds pas. Je reviens.

Henri avait décidé de la tuer, son silence l'agaçait. Il s'allongea près d'elle. Il lui avait enlevé le tissu qu'elle avait sur le visage.

- Je suis désolé, mais tu sais que tu ne finiras pas la nuit, j'ai trop envie de toi. Je veux voir ton regard quand tout s'arrêtera...

Il la caressait goulûment. Ce corps était décidément parfait. Il lui écarta un peu plus les jambes.

- Si vous comptez sur mon regard pour vous exciter, c'est perdu, je suis aveugle.

Il l'avait pénétrée, elle poussa un petit cri suppliant.

- Non !

Henri s'arrêta net.

- Répète?

Il restait en elle sans bouger.

- Je ne vous vois pas et vous ne verrez aucune étincelle dans mes yeux. Je ne vous vois pas.

Le jeu allait être moins drôle. Il se retira, elle cria à nouveau, elle se mit à pleurer. Il parut embarrassé, il se leva , enleva les lames de son pénis...il regarda Amélie. C'est vrai, son regard était mort.

- Pardon, pardon, je ne savais pas.

- Pardon? Sanglota-telle.

Il était désolé sincèrement. Il se mit à côté d'elle. Il lui caressa le visage et se mit à l'embrasser.

- Vous m'avez blessée et j'ai mal aux poignets. Vous voulez me tuer et moi je veux pas mourir.

Henri la détacha, elle resta allongée. Il mit son visage sur l'épaule d'Amélie. Elle osa mettre sa main sur le visage de son assassin, il lui embrassa la paume de la main. Ils restèrent dans cette position de longues minutes. Elle continuait à lui caresser le visage.

- Je ne sais pas ce que tu veux faire de moi, je ne comprends pas pourquoi tu fais ça

- Chut, ne pose pas trop de questions. Tu ne vas pas essayer de me culpabiliser, quand même, pour qui te prends-tu? Je suis un homme heureux, il faut juste accepter qu'il y a différentes espèces dans le genre humain. Je suis un chasseur, un dominant.

- Un tueur...

- Comme beaucoup d'animaux, on oublie ce que l'on est...des animaux.

- Tu m'as blessée, ça me brûle.

Elle le sentit sourire, elle savait pour quoi ,il avait voulu la tuer alors ces petites blessures...

Elle décida de sa taire, ce n'était pas le moment de jouer avec le feu.

Il se redressa s'appuyant sur son coude. Elle tressaillit, elle avait dû le contrarier. Il se mit à caresser les lèvres d'Amélie, la langue de la jeune femme se mit à jouer avec le doigt d'Henri.

Il continua :

- Tu es déjà blessée, et ce n'est pas moi qui t'ai fait ça. Ce n'est pas excitant, c'esttouchant.

Elle n'était pas idiote, elle devait le rassurer alors qu'elle était morte de peur...il approcha son visage de celui d'Amélie, il se mit à l'embrasser ce qu'il ne faisait jamais Il osa poser ses lèvres sur celles d'Amélie. Il trouva ça délicieux, c'est elle qui alla chercher sa langue. Elle l'embrassait comme jamais elle n'avait embrassé, avec un profond désespoir. Elle prit le visage d'Henri entre ses mains, elle lui embrassa les joues, les paupières, le front. Elle se mit à lui parler gentiment, tendrement. Il vint sur elle, elle frissonna d'horreur. Elle continua à lui

parler. Il n'avait plus les lames. Elle se surprit à jouer sa vie sur un simulacre. La douceur avec laquelle cet assassin la violait, était étrange. Sa peau, son odeur lui étaient insupportables, elle faisait semblant de le trouver aimable. Pourtant son ventre n'était que brûlures que rejets.

Ce mélange de peur, de douleur, de douceur était effrayant. Il y avait du sang sur le lit, elle le sentait par sa peau mais aussi par l'odeur. Quand elle avait eu l'accident, Paul était mort près d'elle, ils étaient restés 2 jours bloqués dans la voiture, sans que personne ne sache où ils se trouvaient. Alors l'odeur du sang, de la mort, elle connaissait. La vie ne l'avait pas épargnée. Elle avait perdu la vue parce que l'hématome n'avait été soigné à temps, il avait pris de la place dans sa tête. Mais les dernières images que son regard avait enregistrées, c'était Paul mourant, puis mort. Elle pensait à lui. Elle l'aimait encore si fort.

- Il est tard ...tu dois rentrer !

- Tu me laisses rentrer ?

- Oui, bien sur !

Henri avait un comportement normal, comme si la situation l'était. Il lui tendit une serviette de bain. Elle ne la prit pas, il lui mit dans les mains.

- Mets-la entre tes jambes, tu ne dois pas abîmer mon parquet en chêne.

Tout ça était sale, moche. La douleur grandissait, des crampes mêlées de déchirures

- Je suis obligé de te raccompagner, je ne veux pas que tu puisses situer chez moi ! Viens.

Elle s'était rhabillée, elle avait calé la serviette comme elle pouvait. Sa démarche était pathétique, ridicule. Mais elle essayait de ne pas montrer sa douleur, le jeu macabre continuait. Elle s'assit dans la voiture, elle sentit qu'il y avait un sac sur le siège, pour protéger le cuir.

Il la laissa dans un parc près d'un hôpital...

- Au revoir princesse

Il l'aida à sortir de la voiture, il l'embrassa tendrement et très fort. Il la serra, elle sentit les bras d'Henri l'enlacer.

- Tu ne me dis rien de gentil ?

Elle sursauta.

- Au revoir

- Au revoir qui?

Le jeu macabre n'était donc pas fini.

- Au revoir ...mon amour?

Le mot était ridicule à dire. Quel amour?

- Quelle belle attention petit amourà bientôt.
- A bientôt?
- Chut!

Il l'embrassa une dernière fois sur le front.

Elle se mit à trembler, ses jambes étaient très lourdes. La lumière de l'hôpital semblait loin...Amélie était malvoyante pas non-voyante. Elle s'en approcha doucement. La voiture d'Henri qu'elle avait entendu s'éloigner, revenait. La voiture ralentit, elle entendit une portière s'ouvrir. Les secondes étaient longues, sa tête bouillonnait, son cœur battait si fort.

- Dis-moi princesse, comment sais-tu la direction si tu ne vois rien ?

- S'il te plaît arrête, je ne vois que la clarté. Je ne vois pas les formes, ni les visages !

Il la saisit, il souriait. Il était amusé qu'elle ait pu se jouer de lui.

- Bravo! Bravo!, tu m'as berné. Bravo! Tu sais quoi? Je vais faire une folie.

Elle était prise au piège, trop loin pour courir, pour crier.

Elle fit un pas vers Henri.

- Tu vas me faire quoi encore ? Tu m'as brisée. Tu veux quoi...Crétin ! Tu vas me tuer?

Ça l'amusa beaucoup de la voir se rebeller.

- Je vais te laisser en vie mais il va y avoir une condition, je vais devoir te faire mal...un peu.

- Tu m'as déjà fait mal, tu es ..

- Oui ?

☐ Rien, fais ce que tu veux..

Cette conversation n'avait aucun sens, elle ne dirait plus rien. C'était perdu d'avance.

Il parlait lentement, sa voix était grave douce.

- Approche-toi

Elle s'approcha, que pouvait-elle faire d'autre ? Il releva de sa main droite le visage de sa victime. Il l'embrassa, il aspira doucement la langue d'Amélie. Elle sut à ce moment ce qu'il voulait faire. Elle essaya de se reculer, il la rapprocha très fort. Elle essaya de récupérer sa langue, mais Henri la coinça entre ses dents. Il se mit à serrer sa mâchoire. Amélie essaya de crier, de se débattre. La douleur l'envahissait. Elle entendit les dents d'Henri claquer...il lui avait arraché un morceau de langue. Elle se rendit compte qu'il se frottait à elle. Il avait pris du plaisir ...elle n'entendait plus rien. Cette douleur là prenait le pas sur le douleur de son ventre. Elle était dans un tourbillon de souffrance. Elle ne l'avait pas vu partir. Elle était à

quatre pattes sa tête allait exploser...elle avançait vers la lumière de l'hôpital. Elle entendit crier autour d'elle. Elle se laissa tomber...sa vie était entre les mains des autres, elle pouvait abandonner.

Quand elle se réveilla, Daphné était là. Elle posa sa main sur celle de la jeune victime. Celle ci retira la main... Daphné comprit pourquoi plus tard.

- Vos parents sont là. Mais je dois vous poser quelques questions. Ne répondez qui si vous en avez la force.

Elle hocha la tête. Il fallut de longues minutes pour qu'elle reprenne entièrement sa conscience. Elle savait son état. Elle fit signe qu'elle voulait écrire. Elle put gribouiller.

" Je peux aider, je sais son visage, mes mains l'ont touché "

Ses mains avaient enregistré le visage d'Henri.

Tout le travail partit de là. Il y eut un sculpteur sur argile et son amie qui ressemblait à Henri. Les traits étaient fins, magnifiques, le nez était masculin parce plus grand. Cette homme paraissait jeune. Un visage fut créé en argile. Amélie s'était interdit de toucher qui que ce soit. Elle voulait garder l'empreinte de cette peau, de chaque forme. Au bout de très peu de jours, après plusieurs essais.

Elle leur écrit que c'était lui

- Sûre ? Demanda Bernard

Elle hocha la tête. Elle sut dire la taille d'Henri, sa morphologie. Elle s'était accrochée à un petit espoir de pouvoir se sortir de ce cauchemar, alors il fallait ne pas être que victime mais être témoin, témoin de douleur, d'horreur, de la folie d'un homme.

Amélie reprit son crayon.

- Il est beau, n'est ce pas ? Demanda t elle inquiète

Daphné répondit sans réfléchir, elle dit lentement

- Superbe !

Bernard la regarda, sourcils froncés. Daphné continua un peu fâchée par le regard accusateur de son collègue.

□ Tu l'imaginais comme ça, avec cette gueule ?

Bernard dut en convenir ce fou avait un visage parfait, selon Amélie, parce que nul ne pouvait être sur. Cette jeune femme avait vécu l'enfer deux fois dans sa courte vie.

III

Portrait robot diffusé, en fait la suite fut assez vite traitée. Et ce visage eut un nom, Henri Stemon. Ce suspect avait été interpellé. Daphné avait attendu qu'il soit ramené au poste. Quand il fut de l'autre côté du miroir sans tain. Elle l'observa de longues minutes. Bernard arriva à son tour. Il se mit à droite de Daphné.

- Comment ça s'est passé ? Demanda t elle

- Il nous attendait, tu sais qui c'est?

□ Le fils de Maître Stemon...C'est à souhaiter que nous nous sommes trompés!

Le silence était lourd, aucun d'eux n'avait imaginé ce genre d'homme. Daphné entra la première dans la pièce, elle était suivi de Bernard. Henri se leva. Bernard remarqua ses chaussures qui luisaient. Henri répondit à la question que Bernard n'avait pas posée.

- C'est du glaçage !

Bernard fronça les sourcils et répéta

- Du glaçage ?

- La façon de cirer mes chaussures...presque vernis sur le bout ...c'est moi qui le fais. Je ne laisserai personne toucher à mes chaussures. Mais vous ne m'avez pas fait venir jusqu'ici pour mes chaussures... Bien que lorsque je vois les vôtres...

- Asseyez-vous, M'sieur.

- Vous perdez votre temps. Vous n'avez rien qui puisse de près ou de loin m'impliquer dans votre enquête.

- Un portrait robot...

Henri planta ses yeux dans ceux de Daphné.

□ Un portrait robot ? Vous plaisantez ? Vous êtes en train de vous ridiculiser.

Henri se tenait droit, sérieux, élégant, raffiné. Bernard paraissait trapu, négligé, ordinaire.

Il ouvrit le dossier qu'il avait devant les yeux.

- Vous êtes Henri Stemon. Vous avez fini des études de droit.

Votre père a un cabinet d'avocats dans lequel vous

- C'est effrayant ce que vous faites...vous vous focalisez sur moi, pas une seconde vous vous remettez en question. Une petite amie dit que mon comportement sexuel est étrange. Que je ressemble au portrait robot. Et ça suffit. Vous m'arrêtez et cessez d'enquêter. Du pain béni pour mes prochaines affaires. Je démontrerai vos enquêtes avec une facilité que vos petites têtes n'imaginent pas. Tout le monde connaît l'affaire, cette jeune femme est malvoyante ...malvoyante.

Bernard ne voulait pas s'énerver, mais Henri était insupportable de prétention et de plus il trouvait étrange le comportement de Daphné. Elle baissait les yeux quand Henri la regardait. Bernard continua, un peu gêné mais surtout curieux. Bernard jouait souvent les maladroits. Ce qui permettait à son interlocuteur de se penser plus fort, plus fin, moins con.

- Parlons de votre comportement sexuel.

- Vous êtes psy ?

- Je veux comprendre

- Comprendre ? Mais mon petit monsieur, je n'ai aucune raison de vous parler de mon intimité. Je sais qui vous êtes, vous êtes l'un des meilleurs policiers de la capitale. Alors ne me faites pas l'offense de penser que je suis sot. Faites votre numéro à la Columbo à d'autres.

Et il sourit, ce visage si dur devint rayonnant. Et avec calme il parla

- Je suis avocat et nous savons que rien ne m'oblige à vous répondre, rien...mais si j'ai bien compris, toute votre accusation est

basée sur ma sexualité ? Votre portrait robot me ressemble...peut-être, peut-être pas. Si vous étiez sûrs de vos , vous ne seriez pas en face de moi...vous allez à la pêche aux informations. Et votre témoin ? Qu'il ou qu'elle vienne.

- Votre amie nous a dit que vous aimiez...

- On revient à ça.. Mes envies, mes désirs, mes penchants...

Bernard était sérieux.

- Nous avons besoin de savoir pour faire la part des choses, vous devez pouvoir comprendre, non?

Henri soupira, il sembla réfléchir. Bernard continua

- Nous avons un psychopathe qui torture ses victimes, certaines «preuves» pourraient vous accuser. Mais elles sont fines, vous le savez. Maintenant peut être que vous pourriez nous expliquer comment ça marche dans la tête d'un mec qui aime la douleur. Vous pourriez nous aider à comprendre comment d'un acte d'amour, on en fait un acte de mort! Je suis un basique, moi! Quand on fait l'amour, on fait le plaisir, le sentiment...pas ça!

Henri fronçait les sourcils, ce moment l'amusait terriblement. Il n'en montra rien, bien sur.

- Je vais tenter de vous expliquer, j'aime la douleur, mais une certaine douleur...Je ne tue personne. Dites-moi vous l'aimez aussi.

- Je ne vois pas de quoi vous parlez, dit Bernard exaspéré.

- Ho ! Je vous ai blessé. Dites-moi monsieur l'homme normal.

N'avez vous jamais appuyé sur un bleu. N'avez vous jamais mis de l'alcool sur une blessure, du vinaigre sur une piqûre, tiré les cheveux de votre partenaire pendant l'acte, ne vous a t elle jamais griffé, mordu. Quand vous arrêtez un salaud n'avez vous pas envie de le frapper juste pour vous faire du bien...du bien. Ma douleur et celle de l'autre me font du bien. Tout ça n'est qu'émotion, sensation, jouissance, plaisir. La domination comme la soumission sont des plaisirs ponctuels. La "fiancée" qui vous a dit que je ressemblais à ce portrait, m'a appelé pour me dire cette ressemblance. Je l'ai envoyé promener et j'ai su que vous viendriez me chercher. Je vous attendais. Mais vous vous ridiculisez, je vous l'assure.

- Parole d'assassin ? Ironisa Bernard

- Vous me faites sourire...si ce n'était pas si grave je pourrais vous trouver drôle.

Puis s'adressant plus précisément à Daphné

- L'amour est un combat de deux corps pour le plaisir. Il est possible de trouver le plaisir où on ne l'attend pas. Chaque partie de notre corps est une source de désir, d'envie,.

- Vous nous faites un cours sur la sexualité ? Demanda Bernard.

Henri le regarda avec exaspération, ce petit policier ne savait rien,

- Ai-je parlé de sexe ? Vous êtes drôle, vous les hommes qui pensaient que tout se passe dans vos caleçons. Petit bonhomme qui ne sait pas.

- Vous m'insultez ?

□ Non, je vous informe que l'on peut faire l'amour différemment... Parfois juste avec un regard, parce que l'on sait toujours au premier regard avec quelle partenaire on peut aller plus loin. N'est ce pas ?

Daphné savait qu'il s'adressait à elle. Elle avait senti le regard d'Henri sur ses lèvres, sur son coup, ses épaules, ses mains. Il la regardait à nouveau dans les yeux et recommençait, il la caressait. Elle avait eu envie de lui instantanément, jamais son corps ne lui avait joué un tel tour. Son visage était magnifique de charme, de douceur, sa voix était tendre, son sourire était encore adolescent. Il était bien élevé, tellement jeune et tellement mâle. Elle était consciente de l'inconvenance de la situation. Elle se leva et sortit. Elle alla dans la salle de repos et se servit un café. Elle s'en voulait, elle se sentait minable. Elle ne réfléchissait pas.

Jamais son corps ne l'avait trahi ainsi. Elle n'entendait que le timbre de sa voix, les mots "désir, plaisir"

Bernard arriva à son tour.

□ Il te dégoûte ? J ai bien vu que tu n'en pouvais plus

Elle fut soulagée, il n'avait rien vu.

Il connaissait Daphné depuis des années. A son avis, elle n'était pas du genre sentimental, pas du genre tendre. Les hommes elle en avait eu dans sa vie. Mais c'était son travail qui la faisait vibrer, pas un mec. D'ailleurs il la considérait comme son meilleur pote, son amie. Tous les deux avaient « couchés » quelques fois, mais c'était au début. Depuis ils étaient devenus comme un vieux couple que le quotidien difficile avait éloigné. La journée ensemble suffisait amplement. Bernard aurait pu continuer, il la trouvait tellement joli, et son petit cul aussi. Mais Daphné voulait un homme qui lui change les idées. Si bien que depuis des années elle multipliait les aventures sans lendemain.

Elle revint à elle, Bernard lui servit un autre café. Elle doutait.

- Et si ce n'était pas lui ?

- On aurait l'air de cons, de pauvres et tristes cons. Le fils de Maître Stemon. T'as compris son truc sur la douleur et ses conneries. Il

est quand même taré. Un truc ne tourne pas rond mais je ne saisis pas ce qui me gêne. J'aime pas ce mec.

Une fois encore elle se tut. Cet homme l'avait bouleversée.

Bernard voulait que Jeannette et Amélie entendent la voix d'Henri. Henri ne contraria pas Bernard, elles ne reconnurent pas sa voix, elles ne voulurent pas la reconnaître. Jeannette dit "non" de toutes ses forces. Parce qu'elle se sentait redevable de ce fou, il ne l'avait pas tuée, elle ne le dénoncerait pas. Quand à Amélie, elle écouta cette voix lui demander " Chut, sois sage ". Cette réalité ne lui plaisait pas, elle était allée au bout d'elle même. Cette voix était la chose de trop, celle qu'elle ne voulait pas. Elle avait porté l'empreinte du visage de ce fou dans ses mains. Du coup ses mains lui semblaient n'être que ça, le visage d'Henri. Elle en avait fait assez pour tenir sa conscience tranquille. Elle ne ferait rien de plus, la nuit avec Henri l'avait bouleversée. Et si les premiers jours la peur et la vengeance avaient dominé son quotidien, aujourd'hui elle essayait de gommer, de ne pas penser . S'en était assez de cette folie de l'autre. La suite ne lui appartenait pas. Elle voulait oublier, enfin elle ne voulait rien rajouter à cette affreuse histoire. Ce n'était pas de la lâcheté, elle n'en pouvait plus de cette vie de chagrin. Elle savait qu'Henri ne reviendrait pas...lui aussi en avait fini avec elle. Alors que si elle le reconnaissait, il reviendrait un jour...elle en était sûre. On lui demanda quand même de mettre ses mains sur ce visage. Quand elle fut dans la même pièce que lui, elle se mit à trembler. Elle s'assit, il avait l'ordre de ne pas parler. Ce qu'il fit. Elle se leva doucement et s'approcha mis ses mains sur ce visage si redouté. Elle le sentit sourire. Elle savait ce que cela sous-entendait. Elle enleva ses mains, et fit signe que « non ». Aujourd'hui, elle savait qui il était, elle savait sa famille. Tout ça était trop lourd, trop important. Elle avait terminé tous les combats. Elle voulait être tranquille, elle voulait avoir une vie jolie. Sans violeur, sans assassin, sans fiancé qui meurt, sans odeur de sang, en disant « non », elle laissait tomber toute sa vie passée. Henri ne l'embêterait pas, puis elle s'enfermerait chez elle, là où personne ne viendrait la chercher. La vie s'annonçait sans vague, sans autres émotions. Elle sortit de la pièce. Elle ne reviendrait plus dans cet endroit. L'argent qu'Henri lui avait donné lui permettrait d'être heureuse, un peu. Elle se ferait un cocon de musique, de cinéma. Et s'il y avait d'autres victimes et bien, c'était leur problème. Elle ne porterait pas tous les malheurs du monde. Et ces deux flics ne faisaient décidément pas le poids face à Henri, valait mieux être du côté du plus fort. Et le plus fort aujourd'hui, c'était Henri.

IV

Henri n'avait été retenu que quelques longues heures. Il avait des alibis pour certains meurtres et ses victimes ne l'avaient pas reconnu, enfin presque. Il souriait, le jeu avait été facile. Il était possible encore de jouer avec les preuves, les alibis, les témoins. Il voulait s'amuser, cette policière l'avait excité. Elle avait eu le comportement idéal, excitant à souhait

Ce soir, il se détendrait un peu, juste un peu, la journée l'avait épuisé. Il choisit une vendeuse en parfumerie. Colette était une jolie, enfin une charmante. Henri aimait qu'elle ne soit pas très jolie. Il aimait qu'elles aient de la classe. Colette était jeune, un peu maladroite mais elle aurait pu devenir une femme superbe. Elle aurait pu....parce que ce soir elle croiserait le chemin d'Henri. Elle le connaissait ce beau jeune homme, aux yeux sombres. Elle rougissait quand il lui parlait des senteurs, des nuances. Lui, avait souri quand la première fois elle lui parla parfum, note de tête, de fond, de base. Il avait regardé cette petite bouche ronde, cette petite langue qui apparaissait de temps en temps et sa forte poitrine qui devait être douce, ronde avec une peau d'enfant. Alors quand en prenant son bus, il la bouscula son cœur se mit à battre plus fort. Il l'invita à boire un verre au café du coin. Mais il venait de se rendre compte qu'il avait oublié son portefeuille

□ On passe chez moi le temps que je prenne mon portefeuille?

Il lut l'inquiétude dans le regard de Colette.

- Vous resterez à l'extérieur... C'est à deux pas d'ici.

Il sourit, pencha la tête. Elle le suivit.

- Je pourrai téléphoner à ma mère pour lui dire que je serais en

retard d'une petite demi-heure ?

□ Bien sur Colette. Mon téléphone est dans l'entrée. Le fil est assez long pour que vous puissiez appeler de la porte d'entrée.

Et il lui sourit et elle le trouva beau, elle était amoureuse depuis longtemps et là, ce soir son rêve se réalisait. Un café avec son amoureux-client.

En entrant, elle ouvrit son manteau. Les seins de Colette explosaient sous son pull. Henri avait du mal à se contenir. Il fallait attendre un peu. Elle voulut bien entrer et s'asseoir. Ses cheveux roux brillaient, sentaient le parfum. C'était une délicieuse jeune femme. Il lui servit un fond de verre de rosé, « juste pour goûter » lui dit-il. Elle ne buvait pas, ne fumait pas, ne sortait pas...pas de petit ami. C'était une fille sage...avec un peu de chance, elle serait vierge. Il la vit s'évanouir doucement. Il pouvait enfin jouer...il souleva le pull et sortit les seins du soutien-gorge. C'était magnifique, elle sentait bon, il souleva la jupe, la culotte de coton l'amusa. Il glissa ses doigts sur le côté et toucha ce sexe qui paraissait n'avoir jamais "servi". Il ne put attendre plus longtemps, il joua avec elle comme avec une poupée. Obsédé par cette poitrine opulente qui bougeait, bougeait. Alors il y allait plus fort pour que ce va-et-vient devienne une onde de choc pour ce corps jeune, bien en chair...des vagues, sur les cuisses sur le ventre...Colette se réveillait, il lui restait peu de temps pour atteindre un plaisir rarement égalé, il resta encore quelques secondes sur ce corps délicieusement jeune, il avait du mal à se retirer de ses cuisses chaudes et humides, il la caressa encore un peu puis la raison, sa raison, prit le pas sur la situation. Il la prit dans ses bras...il la trouva lourde, la descendit dans la cave, la mit sur le sol, lui attacha les mains dans le dos. Il ouvrit une malle en fer. Il alla chercher une bâche. Mais d'abord, il mit Colette dans un grand sac poubelle, enfin deux, un par le bas, l'autre par le haut, il les scotcha ensemble. Puis il installa la bâche dans la malle, mit Colette sur la bâche qu'il ramena sur elle. Elle bougeait un peu...il fallait faire vite, il avait peur qu'elle se mette à crier...il n'aimait pas les cris, ça le terrifiait. Le sac bougeait, il referma la malle. Henri alla chercher un diable, quand la malle fut dessus il l'emmena vers une autre pièce. Parce que cette cave n'était pas une vieille cave...non. C'était un endroit de dégustation pour le vin. Malgré les pierres au mur, les gros pavés au sol, il y avait aussi des lumières tamisées, des tapis gigantesques, un salon en cuir, des tables de bois nobles... C'était un endroit superbe, il y avait des colonnes de pierres de style gothique et bien sur ses colonnes soutenaient des arcades, ce mélange de rustique et de contemporain, ressemblaient à Henri... Donc, au fond de cette pièce, 3 portes, une qui

cachait le vin rare, l'autre qui cachait des jambons, des saucissons d'Italie et la troisième qui donnait sur une chambre froide...c'est là dans ce congélateur à dimensions exceptionnelles qu'il mit la malle. Une fois celle-ci rangée, il prit un peu de recul et observa toutes ces malles, sur chacune un nom une date et un numéro. Colette aurait le numéro 23. Malgré le froid, il prit le temps de caresser chaque boîte avec une tendresse certaine pour celle qui portait le numéro 1. Il entendit que ça bataillait dans la boîte. Il sortit précipitamment. Il se demanda juste combien de temps ce petit cœur battrait encore.

- Encore un petit ange qui veillera sur moi.

Il remonta, remit tout en ordre et se coucha enfin, apaisé, entier. Quelle belle soirée !

□ BOUMBOUM-BOUMBOUM ...petit cœur qui bat.

V

Quelques jours après, Daphné sortait de son travail, elle marchait, tête baissée. Mais elle sentit que quelque chose d'anormal se passait. Une voiture s'approchait tout en ralentissant. Daphné regarda à l'intérieur, c'était Henri. Quand elle le regarda, elle le trouva décidément très beau et surtout très innocent. Donc rien n'empêchait d'essayer un rapprochement.

- Je vous raccompagne chez vous ? Je ne suis pas là par hasard. Je vous attendais, vous espérais.

Elle sourit et monta dans la voiture. Il l'accompagna devant son immeuble.

□ Vous connaissez mon adresse?

□ Daphné, vous connaissez la mienne, il me semble.

□ Rien à voir!

□ Sûre?

C'était vrai, ils étaient entrés dans la vie de cet homme, l'avaient accusé, s'étaient excusés et étaient passés à la suite de l'enquête.

□ Voilà, à bientôt Daphné

Elle avait du mal à sortir de la voiture. Elle le regarda et partit quand même. Elle n'allait pas mendier un plan cul.

□ Merci! Elle claqua la porte. Elle arriva chez elle énervée. Le téléphone sonna.

- 30 minutes pour que vous preniez une douche et vous mettiez une robe. Je vous emmène vous promener.

- Je ne peux pas..

- Chut! Chut! Amusez vous un peu. Votre programme ce soir? Douche, télé, lit. Je vous propose d'autres jeux. Je vous attends.

Il avait raccroché. Elle aurait dû dire "non", mais l'envie était plus grande que la raison. Elle était lasse d'être sage et cet homme était si joli? Elle fut surprise par l'adjectif auquel elle avait pensé «joli». Pourtant Henri avait la stature d'un homme, mais quelque chose de fragile s'en dégageait, peut être ce sourire encore adolescent, ce regard innocent. Ça ne voulait rien dire...elle avait envie de lui, point.

- Une robe ? Quelle robe ? La robe noire du mariage de Pierre.

Elle était perdue, elle obéissait à un homme. Mais ce jeu n'était que sexuel. Puis elle avait besoin de s'échapper un peu et elle avait envie de vivre. Quand elle fut nue, elle se regarda ...

- Mon dieu! Je suis un singe. J ai des poils partout.

Elle avait oublié ces petits gestes qu'elle avait abandonnés au fur et à mesure du temps, des enquêtes, de la fatigue. Aujourd'hui elle vivait pour elle. Elle se dépêchait parce que, sans se l'avouer, elle avait peur qu'il parte. Depuis combien de temps n'avait elle pas eu de rendez vous ? Pas d'histoire ? Pas de sexe ? Son envie était revenue avec les mots d'Henri. Le fait qu'il ne soit pas coupable avait légitimé son envie de lui.

Dans la voiture ils ne dirent rien, juste à un moment, il l'obligea de sa main à écarter les jambes. Ce simple geste entre ses genoux la fit frissonner. Il lui demanda de fermer les yeux. Mais avant il lui baisa la commissure des lèvres. Il lui mit un bandeau sur les yeux. Elle ressentit une descente, ils entraient surement dans un parking, elle sortit de la voiture. Ils prirent un ascenseur. Il l'emmena chez lui, il l'aida à s'asseoir. Il y eut du bruit. Daphné sursauta, elle enleva le bandeau.

- Ce sont mes parents.

□ Vous vivez avec vos parents ?
L'appartement était superbe.

À ce moment une dame fit son entrée en robe de chambre, à son tour elle sursauta en voyant Daphné.

- Ho, tu aurais dû me dire que tu invitais une amie, je ne serais pas sorti de mes appartements, pas dans cette tenue.

Elle s'approcha serra la main de Daphné.

- Bonsoir, mademoiselle, je vous prie de m'excuser.

- Que vouliez-vous, maman ?

- Savoir s'il te reste du thé !

- Je vais vous en chercher.

Henri sortit de la pièce, le visage de la mère changea, elle parut inquiète.

- Vous connaissez Henri depuis longtemps ?

- Non, Madame.

- Ha ! Il paraît fatigué, vous devriez peut-être ...

- Maman, vous recommencez ?

- Mais non, mon fils, tu ne dors jamais. Toujours dehors à travailler sur ses dossiers.

- Maman, et si vous me laissiez avec mon amie.

Elle fit un petit geste de la main et s'enfuit.

□ J'étais loin de m'imaginer un début de soirée comme celui là. Je vais fermer la porte entre les deux appartements.

Henri revint. Il s'était absenté une dizaine de minutes.

□ Je ne vis pas avec mes parents, nous sommes sur le même palier, mes bureaux sont à l'étage au dessous Mais nous ne sommes pas là pour parler...

L'apparition de cette dame en robe de chambre avait refroidi Daphné. Le charme était quelque peu rompu. Henri sourit.

- Cela devrait vous rassurer. Venez, je vous fais visiter.

La vue était magnifique, Henri avait mis une musique de fond, il se mit à parler de tout de rien. Il savait que Daphné, comme la plupart des femmes, aimait qu'on lui parle, ça l'émoustillait. Alors il lui parla de ce film étrange sur la possession de l'autre, il parlait sexe, passion, amour. Elle entendit même les mots : tendresse, douceur, chaleur, peau, plaisir. Elle voyait les lèvres d'Henri. Son visage était si beau,

elle l'imaginait entre ses seins, entre ses jambes. Elle n'avait qu'une envie l'avoir en elle.

... Il l'invita à se lever, le désir était à son paroxysme. Il lui remit le bandeau sur les yeux et l'emmena dans une autre pièce. Il la tourna vers le mur, elle se laissait faire.

-Tu m'attends 2minutes. Tu ne bouges pas.

Il revint. Il se tenait derrière elle, il souleva sa robe et glissa sa main dans la culotte déjà trempée de désir. Il la caressa doucement, il pétrit lentement ses seins. Elle se tenait droite. Il lui léchait le cou. Elle sentit alors le sexe d'Henri la pénétrer. C'était délicieux, les gestes étaient doux mais fermes. Il savait le plaisir féminin. Le bandeau fut détaché et tomba. Elle garda les yeux fermés, elle savourait le va-et-vient qui commençait à être plus fort. Le plaisir était constant, elle était envoûtée. Les mains d'Henri sur ses hanches la firent défaillir, c'était trop de désirs assouvis.

Mais elle eut l'impression d'être observée, elle ouvrit les yeux, par un jeu de miroir, elle vit un homme assis qui regardait la scène. C'était Henri. Il lui sourit, elle voulut voir qui était derrière elle, Henri lui fit signe de se taire. Elle lut sur ses lèvres "chut", le plaisir était grand. Elle continua à savourer le moment. Le jeu bien qu'inattendu lui plut. L'exhibition n'avait jamais fait parti de ses fantasmes, mais là, les choses avaient été trop loin. Et la situation la fit jouir, encore une fois. Elle se sentait indécente et cette liberté lui donnait envie d'aller encore plus loin.

Elle n'était pas prête pour ça, mais trop excitée par le jeu elle ne dit rien.

Daphné fit tout ce qu'on lui demanda de faire. Pour une fois, elle ne s'appartenait plus. Le plaisir accompagnait chaque geste. Il l'attacha au lit. Il était trop tard pour protester. L'inconnu toujours masqué vint sur elle. ...c'est à cet instant qu'elle entendit Henri chuchoter à l'oreille de l'autre homme.

- Bon anniversaire papa...amuse toi, je rentre chez moi. J'ai d'autres culs à fouetter.

L'homme poussa un cri d'horreur, enleva sa cagoule et se releva maladroitement. Debout, nu, ses mains cachant son sexe, il regarda Henri.

☐ Mais à quoi joues-tu? C'est humiliant, Henri! Pourquoi me faire vivre de telles choses, dis-moi?

☐ Je voulais que tu t'amuses et tu t'es drôlement amusé. Non?

Henri sourit et s'approcha de Daphné.

-Continue à être sage, autre chose, j'ai pris des photos... N'oublie pas que tu as été consentante. À demain papa, bon

anniversaire. J'aurais aimé te trouver quelque chose de plus noble...ce n'est pas une première main. Amuse-toi !! Moi, je n'aime pas les ordinaires.

Il partit

Le père d'Henri semblait choqué. C'était un homme charmant mais fatigué qui semblait avoir une soixantaine d'année. Il ramassa ses vêtements au sol et disparut dans la salle de bain, il revint habillé, coiffé. Son costume, sa chemise...tout était parfait . Il s'assit sur le lit près de Daphné. Elle l'avait déjà vu. C'était vraiment le père d'Henri, un magistrat.

- Que faisait mon fils ici?.

☐ Je ne sais pas. Enfin c'est avec lui que j'avais rendez-vous, je ne savais pas que vous seriez là. C'est lui qui a organisé ce...C'est dégoûtant, c'est très sale!

☐ De coucher avec un vieux?

-Non, de croire que l'on a rendez-vous avec quelqu'un et de se retrouver dans les bras d'un autre.

Il regarda Daphné de haut en bas. Elle s'était couverte avec le drap. Il ne dit plus un mot. Il vit une clé sur la table de nuit, il ouvrit l'une des menottes qui entravait un des poignets de Daphné.

- Je vous laisse la clé pour que vous puissiez ouvrir l'autre menotte. Prenez votre temps.

- Vous êtes ...

- Chut ! Je ne suis personne à cette heure et vous non plus par ailleurs.

Il lui jeta un dernier regard fait de honte, de désolation.

- Au revoir, Madame.

Il s'éloigna et revint sur ses pas

☐ J'aime mon fils, je ne ferai jamais rien qui puisse lui nuire.

☐ Il vous a piégé, Monsieur.

☐ Vous êtes un bien joli piège. Je ne comprends pas ses motivations. Mais c'est un bon garçon. Il l'a fait pour que je puisse me distraire un peu. depuis la mort de ma femme.

Daphné sursauta

☐ Mais elle était là, je lui ai parlé.

☐ Ma femme était dans cet hôtel? Vous vous trompez, je suis seule depuis de très longs mois. Au revoir.

Daphné était seule, elle eut du mal à ouvrir les menottes il lui sembla que son bras n'était pas assez long. Elle était assise sur le lit. Elle

resserra ses jambes. Elle avait l'impression que son corps avait été broyé. Elle avait honte d'avoir été si stupide, d'avoir été ridicule. Tout le plaisir du monde ne valait pas l'humiliation qu'elle vivait, elle ne dirait rien à Bernard, rien à personne. Elle avait été un jouet. Mais à tout moment elle avait eu le libre choix. Elle avait laissé faire, au nom d'un plaisir ridicule, elle s'était laissée faire. Puis en même temps, elle avait eu ce qu'elle était venue chercher. On ne lui avait fait aucun mal. Elle avait dit oui à tout. Et les choses avaient été photographiées.

- rrrro lala, se répétait elle.

Tout n'avait été que comédie qui avait été cette femme qui tenait le rôle de la mère, d'où sortait elle ? Les choses ne ressemblaient à rien. Elle regarda autour d'elle. Jamais elle n'aurait pu penser qu'elle pouvait être aussi stupide. Elle était dans un hôtel, un hôtel. En y regardant mieux, ça lui parut évident, mais dans le feu de l'action, elle n'avait rien vu.

Elle rentra chez elle, son corps la faisait souffrir. Elle avait été une marionnette. Elle se sentait bête, ridicule, stupide. Juste pour pouvoir s'envoyer en l'air. Pathétique ! Il lui avait compliqué les choses puisqu'elle avait des suçons sur le cou. C'était fait exprès pour l'embarrasser un peu plus. Par chance, il faisait froid, elle pourrait mettre une écharpe.

Il n'était pas tard, à peine minuit et demi. Elle enleva sa robe, se doucha et se coucha. Elle aurait du mal à dormir. Au final, elle sourit, elle se sentait tellement bête. Quelle drôle d'expérience ! Mais quel plaisir ! En fait, elle avait espéré vivre une petite histoire. C'est ça qui la fâchait. Pas l'histoire de cul, mais l'histoire qu'elle s'était imaginée en parallèle. Son plaisir avait pris un chemin loin de la soirée qu'elle avait espérée. Elle se gratta la tête, il n'y avait pas mort d'homme. Elle était tout émoustillée en pensant aux positions, aux mains, aux nombres de fois ou ils lui avaient écarté les cuisses... Il ne fallait pas culpabiliser puisqu'elle avait eu le plaisir qu'elle était venue chercher. Elle s'endormit en souriant. Mais le père et le fils...c'était gênant.

VI

A deux heures du matin, le téléphone sonna, elle dut se lever.

- Daphné, il faut que tu viennes...un autre corps ! À l'hôtel Dufresne.

Elle eut l'impression d'une gifle. C'était l'hôtel dans lequel elle était. Elle eut, à ce moment, la certitude d'avoir fait le mauvais choix. La culpabilité germait dans son esprit. Est ce qu'on la verrait sur les caméras de surveillance ? Elle était dans sa voiture, la boule au ventre. Elle avait la méchante impression d'être une enfant qui avait fait une bêtise, une sale bêtise.

Elle arriva devant la chambre à côté de la suite dans laquelle elle était 3 heures auparavant. Elle entra Bernard lui sourit tristement.

- On a cru que c'était une vieille dame, en fait elle est très jeune.

Daphné comprit que c'était la mère d'Henri, enfin la fausse mère d'Henri. Bernard continua.

- Il l'a massacrée, c'est pire que pour les autres. Il lui a arraché des morceaux de peau, il l'a mordue...c'est affreux...pauvre enfant. Elle a 17 ans. Ses papiers sont là. Putain, putain, putain qu'est ce qu'on va dire aux parents ? Regarde à son cou, elle a la même chaîne que toi.

Daphné mit immédiatement la main à son cou. Bien sur elle n'avait plus son bijou. Elle demanda au médecin de retourner la médaille. Son prénom apparaissait.

- C'est ma chaîne...dit elle abattue.

Elle avait eu cette jeune fille devant elle, elle lui avait parlé, lui avait serré la main. Elle dut s'asseoir. Bernard s'approcha.

- Ça ne tourne pas rond, qu'est ce qui ne va pas ? Je crois que tu sais un truc...

Daphné le regarda, des larmes coulaient sur ses joues.

- C'est Henri

- C'est Henri, quoi?

- C'est lui qui a fait ça!

- Comment tu sais?

Bernard se doutait de ce qu'il allait entendre, mais espérait se tromper.

- J'étais avec lui, dans la Suite à coté.

- Toi et lui? Vous avez ...mais il a l'âge d'être ton fils. C'est un malade. Tu l'as entendu.

☐ Arrête de me regarder comme ça!

Daphné était blafarde, Bernard très contrarié

☐ Et?

☐ Et, quoi? Que veux tu que je rajoute? J'ai couché avec son père et lui ...il regardait

La situation aurait pu être comique s'ils n'étaient pas devant le corps d'une enfant. Bernard n'en croyait pas ses oreilles. Il avait les yeux grands écarquillés.

- Son père? Mais tu es devenue folle ou quoi? Qu'est ce que tu racontes?

Il était choqué. Tout ça n'avait aucun sens.

- C'est de la merde ton histoire. Tu es bien cette nana qui quand on couchait ensemble était remplie de «Non,pas ça». Et là, va-t-en! Oust! Va-t-en! Je ne te veux plus sur cette affaire.

Il s'énervait, il se sentait trahi. Il se rappela, les effets d'yeux, les soupirs qu'il avait mal interprétés.

- Salope! Des femmes sont tuées et tu penses à ton cul.

- Ne sois pas vulgaire. S'il te plaît.

- Pas vulgaire? Pas vulgaire? Pauvre fille.

Elle se leva et partit.

Arrivée dans sa voiture, elle ferma les yeux, elle suffoquait.

- Quelle conne, je suis mais qu'elle conne !

On frappa à la vitre de sa portière, c'était Henri. Toujours tiré à 4 épingles. Elle ouvrit brutalement la porte, elle le bouscula. Il souriait.

- Pourquoi tu as fait ça? Tu as tué.

- Elle croyait que c'était un casting, t'imagines comme on peut être bête quand on est jeune. Tellement facile!

☐ Qu'est ce que tu as fait? Mais pourquoi?

☐ Tu étais moins fâchée cette nuit.

☐ Connard, malade, pauvre type!

Il s'approcha d'elle, colla son front sur celui de Daphné en la maintenant par la nuque.

- Il va falloir être courageuse, forte.

Il avait vu l'arme qu'elle avait prise en sortant de la voiture

□ Je vais t'expliquer ce que tu sais déjà, ce sera toi ou moi.
Je vais t'aider.

Henri sourit tendrement comme à son habitude. Aucune folie dans son regard, aucun rictus qui pourrait présager de sa dangerosité. Rien, rien, rien. Il approcha ses lèvres de celles de Daphné, ils restèrent ainsi quelques secondes. Puis, il enroula, de face, sa main autour de celle de Daphné. Et appuya sur la gâchette avec son pouce. Le coup partit assourdissant. Il avait dirigé le canon vers une partie de son corps qu'il savait ne pas être mortelle. Mais la brûlure, la blessure furent intenses, profondes.

Il sursauta à peine, il ne l'avait pas lâchée ni du regard, ni physiquement. Il posa alors ses lèvres sur celles de Daphné, elle lui rendit le baiser et lui la serra plus fort.

- Idiote !

Elle sentit une douleur aiguë dans son ventre. La lame d'un couteau

- Chut, sois sage ! Nous sommes unis dans la douleur. S'il te plaît tes yeux dans les miens, s'il te plaît .Regarde nos sang se mélangent.

Il se mit à faire un va et vient avec la lame. Celle-ci s'enfonçait à chaque fois plus profondément. Daphné put difficilement articuler

□ Va au diable, malade.

Il arrêta de jouer avec le couteau, le laissa planté. Il posa ses doigts ensanglantés sur la bouche de Daphné.

- Sois sage, une dernière fois, ne gâche pas tout.

Ce malade se frottait à elle. Elle eut le dernier courage celui d'appuyer à nouveau sur la gâchette. Elle eut le temps de voir la surprise dans les yeux d'Henri. Puis plus rien, elle s'entendit tomber. Elle ferma les yeux doucement. Sa tête se mit à bouillonner, les choses ne pouvaient pas s'arrêter là, elle payait cache son erreur. Il était là près d'elle... Elle entendait sa respiration près de son oreille. Elle sentit la main d'Henri sur son ventre.

- Alors petite chérie, tu ne meurs pas ? Tu m'as fait mal mais pas assez pour que j'arrête là... Je vais me faire plaisir, encore une fois... Je vais...

□ Rien, tu vas rien connard ! Éloigne toi d'elle, je te fais éclater ta tête rempli de merde, écarte toi..

Bernard était là, enfin ! Il y eut d'autres pas, elle aurait aimé pouvoir rester consciente, mais son corps s'engourdissait. Sa tête s'embrouillait, elle voulait rester là...

Elle se réveilla dans une chambre d'hôpital. Elle avait été agressée par un fou aux dires des autres. Personne ne parla d'Henri. Elle essaya mais elle comprit vite qu'on ne la croirait pas!

Bernard était venu la voir.

- Comment vas-tu?

- Ça finit comme ça? Il est où? Bernard, il a voulu me tuer! Il est mort.

- Non, il a été blessé en te défendant!

- Mais non, c'est lui, c'est lui qui m'a agressée et en me défendant de qui?

Bernard ne bougeait pas

□ Tu lui as tiré deux fois dessus, il n'avait qu'un petit couteau.

Son père m'a expliqué que si nous continuons à harceler son fils, nous ne serions plus flics.

- Mais c'est lui qui a tué ces filles

- On le prouve comment? Ta parole ? Les photos de son père et toi ont circulé dans les services. Acrobatique ta soirée. Écoute son père lui donne tous les alibis et toi, tu lui donnes le dernier.

On le voit sur l'une des photos.

- Mais il l'a tuée après.

- Son père dit qu'ils sont partis ensemble après t'avoir «sermonnée». Tu passes pour une détraquée.

Daphné fut ridiculisée, le père d'Henri était connu pour son intégrité, sa justesse. Il protégerait son fils aussi fort qu'il le pourrait. Malgré tous ces écarts, toutes ces maladresses, ces mensonges, il le protégerait. L'amour de la chair de sa chair plus forte que toutes les lois.

Elle restait ébaubie par cette histoire. Elle serait descendue dans ce parking, mais aurait appelé Henri avant, afin de lui parler des photos. Quand Henri était arrivé, quelqu'un avait agressé Daphné et le jeune héros aurait reçu deux balles dans le ventre. C'était ridicule.

Elle entendit la porte s'ouvrir. Henri était là. Il resta loin d'elle.

- A chaque fois je penserai à toi. A chaque fois et ce sera un plaisir!

Elle hurla et lui rajouta :

□ Chut ! Sois sage ! Sans toi je ne m'en serais pas sorti...Merci!

Elle frissonna de colère. C'est la dernière fois qu'elle le vit.

Henri sortit de l'hôpital en souriant. Il en avait pas espéré tant. Il

rentra chez lui. Elle avait cru le blesser gravement, ce n'était que des égratignures, sans plus. Il entra enfin dans sa chère maison, il déposa son manteau, enleva ses chaussures qu'il frotta encore avant de les ranger. Il descendit dans sa cave, prit un verre de scotch. Il s'assit et dégusta doucement, il posa le verre et se dirigea vers la pièce où se trouvaient ses malles. Il resta figé une seconde, une des malles était au sol. Elle s'était tellement débattue qu'elle avait réussi à faire tomber et s'ouvrir sa prison, mais le froid avait eu raison d'elle. Henri la trouva touchante, mais Dieu qu'il la trouva laide! Il remit les choses à leur place. Et remonta dans son salon. Il finit le verre qu'il avait commencé dans la cave. Il ferma les yeux, dans son esprit aucun remord, aucun regret. Il avait dû trouver sa voie tout seul. Depuis tout petit la vie avait été trop facile. Il avait été un élève brillant, un fils sans histoire, ses amours avaient été multiples, il était très beau et de plus, son statut d'héritier du plus grand cabinet d'avocats lui donnait ce charme que quelques femmes recherchent. Mais lui s'ennuyait il avait tout essayé. Rien ne l'amusait, sa faculté à rendre les choses faciles faisait que sa vie n'était que monotonie jusqu'au jour où sans le vouloir il fit mal à l'une de ses conquêtes et le jeu commença. Un peu plus à chaque fois. Aujourd'hui, il s'amusait enfin. Il avait trouvé un sens à ses émotions. Au début il avait mis les jeunes filles dans les malles et petit à petit, il avait ajouté des options. Quand il eut l'idée des lames de rasoir, il sut que ce serait l'idée qui enfin changerait sa vie. Il avait tout eu si bien que personne ne lui demandait jamais comment il allait, personne ne se souciait jamais de lui. Il avait un joli physique et de l'argent, le bonheur devait être simple aux yeux des autres mais trouver sa place dans ce monde qui ne s'intéressait à lui qu'à travers ce qu'il représentait avait été problématique. Souvent quand il était plus jeune, il s'était demandé qui il était au fond de lui, sans être le fils de Maître Stemon. Dans les écoles une seule directive, être meilleur que le fils du juge, du chirurgien. Les rivalités des pères étaient devenues combat des fils, des filles. En fait, il était un cheval de course et devait arriver premier, tout le temps. Mais il avait appris qui il était, il était Henri un tueur, il adorait ce statut qu'il s'était créé tout seul. Alors il continua à être ce garçon gentil, poli, brillant mais cette fois il le vivait parfaitement bien, il jouait ce rôle avec un certain plaisir puisqu'il avait sa vie, faite de ce qu'il avait décidé., il en avait fait son art de vivre, sa raison d'être.

Aujourd'hui, il devait disparaître, il devait se faire oublier, il en avait les moyens. Son père s'étant douté de quelque chose, Henri avait décidé de le mêler malgré lui à ses histoires, et ce par le biais de Daphné. Son père avait compris que son fils n'était plus celui dont il avait rêvé.

Maitre Stemon se noya quelques semaines plus tard dans sa baignoire, Henri l'avait regardé s'enfoncer dans l'eau.

Daphné fut relégué à un poste de quasi stagiaire. Il y aurait peut-être un jour où...mais elle savait son implication dans le fait qu'Henri était un homme libre, un assassin libre.

VII

Janvier 2008. Le froid, la pluie, Paris était triste.

L'hôtel était immense, superbe. Le sol en marbre jouait les miroirs. Le bon goût a souvent un prix et cet endroit était luxueux, pas de fioritures, juste du lisse, du net, du sombre. C'était un hôtel de noir, de doré, de transparence.

Mais Bernard ne savait pas ce genre de subtilité, lui ne voyait que si c'était beau ou pas. Et là, l'hôtel était beau, mais une chambre d'hôtel n'était faite que pour dormir, alors tout le tralala qui pouvait exister au tour, il s'en fichait. Quand il vit le directeur de l'établissement, il fronça les sourcils. Il paraissait jeune, loin de l'image qu'il se faisait d'un directeur de ce genre d'établissement L'homme devant lui paraissait abattu, son regard était d'une profonde tristesse. Il remuait la tête, répétant que ce n'était pas possible, pas là.

Bernard était accompagné de deux policiers en tenue. Ils montèrent

dans la chambre 428. Il mit des gants et entra.

Une jeune femme était allongée sur le lit, elle paraissait dormir.

Bernard s'adressa à ses collègues.

- Ça ressemble beaucoup à notre vieille affaire.

Le plus vieux acquiesça en hochant la tête

Un drap de bain cachait la moitié du corps, il souleva délicatement le morceau d'éponge. Le bas du corps était dans un sac poubelle. Cette fois, il attendrait le légiste. Il fit le tour de la chambre, il n'y avait rien et il n'y aurait rien, il le savait. Il y avait 16 ans il n'avait rien trouvé, même quand la science avait pu les aider, il n'y avait rien eu, rien. L'affaire allait se ré-ouvrir. Dans le couloir devant la porte ouverte se tenait le Directeur. L'homme semblait décidément très jeune. Bernard s'approcha de lui.

- On me dit que vous êtes le directeur de l'hôtel .vous paraissez très jeune pour avoir ce genre de responsabilité.

- Ce n'est pas le sujet, je crois.

- C'est vous qui avez trouvé le corps?

- Bien sur que non, que vouliez vous que je fasse dans la chambre d'un client?

- J'sais pas. Comment devient-on directeur d'un hôtel pareil ?

- à 25 ans ? C'est votre question, n'est ce pas ? Je ne suis pas directeur mais propriétaire de cette chaîne d'hôtels.

□ Impressionnant, ce sont vos parents qui..

Le jeune homme sourit

- Et oui, fils à maman , fils à papa. Mais c'est moi qui ait crée cette entreprise. Ma mère m'a donné les moyens de le faire, le reste m'appartient... Mais dites-moi si je me trompe, vous êtes en train de m'interroger ?

- Oui et non. Mais rassurez-vous, vous êtes bien trop jeune pour avoir vécu la première affaire, du moins pas en tant qu'assassin.

□ Quel soulagement! Ironisa-t-il tristement.

□ Je ne voulais pas vous...

□ Ce n'est pas important. Ce qui est arrivé à cette jeune fille est grave. Je venais pour vous donner les renseignements que nous avons sur les clients de l'hôtel.

Il tendit à Bernard des feuilles.

- Merci, vous êtes installé dans la ville depuis...

À ce moment, une jeune femme arriva en courant, elle s'arrêta net devant Bernard.

- Je suis en retard. Mais je suis là, qu'est ce que je fais ?

- Tu fais rien, tu regardes, tu écoutes.

Un an que Pauline travaillait avec Bernard. Il disait d'elle qu'elle était

une «bûcheuse». Elle n'arrêtait jamais

Elle regarda le directeur et sourit. Elle le trouva extrêmement beau.

- Pauline, peux tu prendre les feuilles que Monsieur...?
- Démis de Aquara
- Italien?
- Espagnol

Pauline regardait cet homme avec envie. Bernard l'accrocha par la manche de son pull et s'éloigna, la tenant toujours.

- Tu veux peut être te mettre à poil tout de suite ? Propose lui une pipe comme ça on passera à autre chose.

- Mais t'es fou ! Il est beau et pas suspect ...J'ai le droit de regarder un mec beau

- Qui a décidé qu'il n'était pas suspect ? Toi ? Tu veux peut être clore l'affaire...Viens stagiaire de mes deux ! On ne regarde pas un « mec » qui est de près ou de loin mêlé à une de nos affaires. Tu comprends. Quand tout sera fini, tu pourras même lui demander de te faire faire la toupie.

Pauline le regarda les yeux ronds.

- C'est quoi la toupie ?
- Ta gueule, tu m'énerves.

Il l'emmena dans la chambre

- Regarde pourquoi nous sommes là. Regarde ...

Le légiste était arrivé un homme un peu bedonnant, avec un sourire magnifique. René était un homme heureux. Heureux dans sa vie, dans son travail...Son travail le rendait heureux parce qu'il aidait les victimes à redevenir des femmes, des hommes, des visages, des prénoms, des noms, des vies. Il leur parlait doucement. Même quand il savait qu'il avait le dernier des salauds sur sa table. Il lui parlait lui demandant comment il en était arrivé là. Il regarda Bernard.

- Je dois donner un coup de fil. J'en ai pour deux minutes.

René revint 30 secondes après. Il se mit au dessus du lit, Bernard s'était tu, il regardait les gestes précis, minutieux de René. C'était le même scénario, un objet qui obstruait le sexe. Et pas de violence apparente, la jeune fille semblait dormir hormis une tâche violacée qui commençait à envahir son visage.

- Putain de merde ! On recommence, il a recommencé.

- Bernard ?

Il se retourna, c'était Daphné. Inutile de parler, Bernard la regarda et cligna des yeux. Elle avait sa réponse. Il s'approcha d'elle.

- Ça fait longtemps, comment tu vas ? C'est toi le coup de fil de René.

Dit-il un peu agacé.

- Oui, je ne sais pas si je suis horrifiée ou si je me dis que cette fois...tu pourras peut-être ...

- J'aurais aimé qu'il soit crevé et que ce soit lui à la place de cette enfant. Regarde, elle a quel âge ? 15 ans, 17 ans ?

Un cri horrible, effrayant de douleur les fit sursauter. Une femme se tenait devant eux, ils comprirent que c'était la mère. Elle hurlait. Un homme tentait de la retenir, le père sûrement.

Bernard détestait ces moments de grandes violences. Pour ces gens et pour lui qui a chaque fois devenait spectateur impuissant. Il ne s'était jamais habitué à cette peine indescriptible, à ce chagrin innommable et terrassant. Il était bouleversé à chaque fois, à chaque victime, à chaque douleur. Son empathie était à la hauteur de sa compassion.

Pauline ne disait rien, elle observait, comprenait la situation. Le corps fut emmené... René les préviendrait quand l'autopsie serait terminée. Une heure après sur le trottoir, Daphné serra fort Bernard dans ses bras.

□ Au revoir mon Bernard. Si tu veux passer un soir, tiens-moi au courant.

Daphné avait très peu changé, c'était toujours une très belle femme. Les cheveux avaient un peu blanchi. Ses yeux étaient tristes, elle avait perdu la petite étincelle qui la rendait pétillante.

- Reviens avec moi sur cette affaire. On sait tout sur lui, on sait qui il est.

- Une fois suffit, non ?

- Daphné, j'ai besoin de toi sur ce coup !

Daphné n'écoutait plus Bernard.

- Qui est l'homme qui parle à ta stagiaire ?

- Le directeur de l'hôtel.

- Il lui ressemble

- A qui ?

□ A Henri.

Bernard se retourna et observa l'homme et Pauline qui malgré ce qu'elle venait de voir, lui faisait des sourires niais.

- Mais qu'elle est con

Daphné était gênée mais elle continua

- Cherche d'où il vient ? Il paraît très jeune.

- 25 ans.

- Il avait un fils ?

- Ho ! Non ! Daphné ! Tu ne vas pas me dire que c'est le fils qui est venu continuer l'œuvre de son père ! Tu regardes trop les conneries américaines.

- Regarde, la...même façon de se tenir, le même sourire. La même classe.

- Tu crois ?

- Les chaussures, regarde. Elles sont cirées de la même façon, Bernard, Henri nous avait parlé de cette technique ...

Bernard ne se moquait plus. Daphné avait raison.

- Le glaçage... C'est peut-être pour ça que j'ai eu l'impression de le connaître. Il ressemble à l'enculé de fils de pute.

- Ben, dis donc !

Tous les deux continuaient à observer Démis, celui-ci arrêta de discuter avec Pauline. Et s'approcha d'eux.

- Que se passe t il ? Dites-moi !

Il prit une grande aspiration et regarda le sol. Il parut désabusé. Puis les fixant dans les yeux.

- Je sais de quoi vous parliez, de qui vous parliez. Venez, remontons dans mon bureau.

Il fit signe à Pauline de les suivre. Personne ne parlait. Il ouvrit la porte de son bureau. Bureau à l'image du reste de l'hôtel. Il approcha un troisième siège. Bernard si bavard d'habitude était silencieux, il attendait de voir, d'entendre.

- J'aurais préféré que cette affaire soit donnée à un autre service. Je lui ressemble autant que ça ?

Daphné répondit ironiquement.

- A qui ?

- Ne jouons pas, s'il vous plaît ! Je n'ai de lui que les photos et les articles des journaux.

- Avouez qu'il est curieux que ce nouveau meurtre soit fait dans votre hôtel.

- Curieux ?

Démis rit d'un rire rempli de désarroi.

- Curieux ? Il a pourri mon enfance, ma jeunesse...ma vie et vous trouvez curieux qu'il continue ses horreurs dans mon hôtel ? Je suis né pour que ce fou me maltraite. Aujourd'hui, j'ai accompli mon rêve et il le gâche pour me rappeler que c'est son argent, sa famille qui m'ont permis d'être là.

- C'est à dire ?

□ Il m'a laissé un compte en banque. Et j'ai eu l'héritage de ma mère. Elle a disparu quand je marchais à peine. Il l'a tuée sûrement. J'ai cru que vous l'arrêteriez. Vous l'aviez dans vos mains, dans vos murs. Et vous l'avez laissé filer. Je vous ai détesté. Vous m'avez laissé avec un fou, j'étais un enfant, un petit enfant. J'ai vécu dans un cauchemar. Et quand je dis « vous » je ne dis pas la police, je dis vous Daphné Farene et vous Bernard Jaouen. Vous êtes ceux qui ont permis à mon père de me tuer, pas une fois, mille fois. Et vous êtes à nouveau là, devant moi. Laissez l'affaire à d'autres, vous avez montré votre incapacité à...

□ C'est bon, on a compris.

Bernard commençait à s'échauffer.

Démis prit son visage entre ses mains. Il sanglota quelques secondes et se reprit.

- C'est un cauchemar qui recommence. Lui et vous. Excusez-moi, je me donne en spectacle. Mais je sais qu'il est là et que ça va recommencer. Il aura gâché toute ma vie. J'ai cru qu'il était mort pour toujours.

Bernard se leva, il trouvait que tout ça était un peu sur joué.

- Vous n'avez aucun rapport avec votre père ?

Démis s'énervait

- Vous n'avez pas compris. Je croyais qu'il était mort. Je suis sa première victime. Il m'a violé...m'a torturé.

Tout en parlant Démis enlevait sa chemise. Son flanc gauche était brûlé. Il se retourna des entailles cicatrisées recouvraient son dos. Il enleva ses gants.

- Ce n'est pas un père, voyez mes mains. Il me les a brûlées quand je lui ai dit que je voulais être peintre. Je mets des gants pour ne pas repousser mes clients. Dieu merci ! L'hygiène est à la mode. Daphné intervint.

- Du coup pas d'empreinte.

Pauline regarda avec surprise Daphné. Démis sourit, dépassé.

- Pas d'empreinte ? Pas celles de naissance, mais empreinte quand même. Hurla t il, il semblait souffrir que l'on puisse douter de lui. Il ouvrit un tiroir, sortit un encreur. Il mit ses doigts abîmés sur l'encre puis sur une feuille.

- Tenez, voulez-vous mon ADN ? Tenez, il leur donna un verre qui était sur son bureau. Pour l'amour de dieu, agissez, faite votre boulot...cette fois !

Démis disparut quelques minutes, il réapparut dans un autre costume, ses cheveux étaient à nouveau coiffés.

Daphné montra du doigt les chaussures.

- Votre père faisait la même chose sur ses chaussures.
- Et mon grand père aussi. C'est une technique ancienne.

Daphné continua.

- ☐ Où sont vos grands parents
- ☐ Morts. Vous le savez, mon grand père s'est soi-disant noyé. Et ma grand-mère était morte avant. Il ne reste que moi, moi et lui.
- ☐ Et les parents de votre mère ?

Il parut inquiet.

- J'ai des nouvelles quelques fois. Mon grand père est mort. Et elle, elle a disparu de ma vie. Elle m'appelle quelques fois mais lorsqu'elle me voit, elle voit mon père. Je crois qu'elle a eu peur de me détester à cause de cette ressemblance. Elle m'aime mais ne veut pas me voir ou si vous préférez elle m'aime quand elle ne me voit pas. Mais elle est fière de moi, elle me l'a dit.

Quelque chose ennuyait Démis, il serrait les dents. Bernard désamorça l'angoisse de son interlocuteur.

- On va laisser cette femme tranquille, il doit pas se cacher chez elle.

Daphné comprit et enchaîna

- Ben, non, elle en a assez vu, pauvre femme.

Démis fut soulagé, cela se lut sur son visage.

Pauline, Daphné et Bernard sortirent du bureau. Aucun d'eux ne parlait. Puis arrivé dans la rue, Bernard s'arrêta et plongea son regard dans celui de Daphné.

- Tu y crois ?

- Il y a un truc bizarre...dans ce mec.

Pauline sembla tombée de haut.

- Un truc bizarre dans ce mec ? Mais vous êtes pas bien. Son père a tué sa mère, il a été torturé, violé. Son père est un tueur, c'est ça ? Et ce mec vous semble bizarre. Vous voulez quoi ? Qu'il soit le tueur dans son hôtel ? Merde, merde. Est ce que dans votre monde il existe des innocents ?

Daphné écoutait les yeux baissés, Bernard répondit.

- OK, Pauline. Mais nous n'avons que lui pour arriver à son père. Tu comprends ? Nous devons faire notre travail. Sa réaction a été surdimensionnée ! Non ? Peut être que j'ai tord. J'ai une sale impression, tu peux comprendre ? Si tu as un parti pris je ne te veux pas sur cette affaire. On ne peut pas recommencer les erreurs.

□ Quelles erreurs ? Faut m'expliquer. Je ne suis pas stupide.

Daphné prit à son tour la parole

- Si tu as un peu de temps, viens, on va chez moi.

Bernard laissa les deux femmes et se rendit à son bureau. L'affaire il la connaissait sur le bout des doigts.

Pendant le trajet Pauline n'arrêtait pas de penser à Démis. Dieu que cet homme était beau. Quand il avait pleuré, elle l'avait imaginé enfant, petit garçon face à un géant psychopathe. Elle le savait innocent, elle le sentait, le ressentait dans son ventre. Et sincèrement, elle aurait bien voulu le consoler, le prendre dans ses bras et toucher sa peau, ses lèvres. C'était affreux, elle avait envie de cet homme. Il était grand, fin, ses yeux noirs, sa peau claire, son sourire d'enfant. Rien que d'y penser elle en avait chaud.

- Je sais ce que tu fais. Il ne suffit pas d'être beau comme un dieu pour être quelqu'un de bien.

Pauline n'était pas idiote

- C'était quoi l'histoire entre son père et toi ?

Daphné conduisait, elle avait lâché un long et lourd soupir.

- Il ne s'est rien passé

Elle soupira et reprit

- C'est faux, j'ai couché mais pas avec lui avec son grand-père en pensant que c'était son père.

- Hou, la, la ! C'est glauque

- J'ai cru qu'il était innocent, il m'attirait. Je n'ai jamais compris, jamais, jamais.

Elles étaient arrivées chez Daphné. C'était une petite maison, au désordre ordonné. Beaucoup trop d'objets, mais chacun paraissait avoir sa place. Il y avait des livres partout. De la main, elle proposa à Pauline de s'asseoir sur le canapé. Elle s'absenta et alla chercher une petite valise. Elle la posa sur la table de salon et s'installa à côté de la jeune femme. Il y avait des articles de journaux, des doubles de

dossiers sur les autopsies...Elle lui raconta l'histoire.

- Vous croyez qu'il est revenu pour pourrir la vie de son fils ?

- Et la notre. Je ne savais qu'il avait eu un fils. Il va tuer encore et encore.

Pauline resta figée

- Il vous a blessée ?

- Quelle importance, c'est moi qui ai fait capoter l'affaire...c'est moi qui ai la responsabilité de ses nouvelles victimes.

Le silence pesa quelques minutes. Pauline continuait à regarder le dossier.

- Il était très beau cet Henri.

- Pas seulement, il était le diable ...je n'ai jamais compris comment j'ai pu être si faible. Aujourd'hui encore je me déteste, comment ? Je ne comprends pas comment j'ai pu ... comprend pas .

Des années après, elle restait bouleversée.

- Démis n'est pas comme ça,

- Tu l'appelles Démis.

Elle hocha la tête.

- Il est gentil ! Son père ne l'a jamais été...

- Peux-tu être plus intelligente que moi et attendre...

- Qu'on ait coincé le père ?

- S'il te plaît.

- Plus facile à dire qu'à faire. N'est ce pas ?

Daphné aurait aimé la convaincre que ce rapprochement était une mauvaise idée. Mais qui aurait pu la convaincre, il y a 16 ans ? Son expérience aiderait peut-être Pauline à faire la part des choses et peut-être que Démis était un homme gentil.

VIII

Chercher à partir du début, les actes de naissance, de décès. Ou avait il vécu ? Avec qui ? Et ils trouvèrent effectivement qu'un petit garçon était né, Romuald. La mère de cette enfant s'appelait Émilie Morton. Mais rien sur sa mort, rien sur sa vie. Il fallait remonter plus loin les parents d'Émilie. La mère était vivante et vivait au fin fond de la campagne. Mais son nom avait changé, c'est par son numéro de sécurité sociale qu'il avait été possible de faire un rapprochement. Bernard notait ce qu'il trouvait, il photocopiait les documents pour les lire, les relire. Il était tard. Il lui manquait du sucre pour mettre dans son café. Il s'approcha du bureau de Pauline. "Quel bordel !" pensa t il. Sur un papier, il y avait une adresse et un cœur dessiné à côté.

- Quelle conne ! C'est l'adresse du fils de pute...elle a mis un cœur...elle me fait le coup de Daphné. Mais qu'est ce qu'elles ont dans la culotte ces putains de filles ?

Il appela Pauline sur son portable. Elle ne répondait pas. Il se remit au travail mais il s'inquiétait. Il se rendit à l'adresse, les lumières étaient éteintes. Il aurait voulu entrer, mais une voiture arriva, Bernard se cacha derrière une poubelle. Le silence faisait que l'on pouvait tout entendre, même les chuchotements.

- Merci Démis, c'était très agréable.

- Pour moi aussi. Je vous raccompagne à votre voiture ?

- Oui, merci de m'avoir raconté, tout ça va nous éclairer sur l'enquête... Merci.

□ Merci à vous. Je n'ai pas l'occasion de me libérer de cet obscur passé. À qui pourrais-je parler de ces horreurs sans faire fuir ?

Elle lui sourit

- Bien. Au revoir

- Au revoir Pauline.

Bernard se sentait bête derrière sa poubelle. Quand le silence revint, il

partit penaud, presque honteux et fâché d'avoir perdu du temps.

Mais Pauline revint, elle avait reconnue la voiture de Bernard dans l'allée. Un petit stratagème pour pouvoir faire ce qu'elle voulait, d'ailleurs elle avait prévenue Démis de la présence de Bernard. Elle entra dans la demeure ... « suivre la lumière », c'est ce que Démis lui avait demandé de faire. Elle arriva dans une chambre comme elle n'en avait jamais vu...il était là, superbe. Pauline était dérangé par ce luxe. Ce lit trop grand, ces lumières tamisées, cet homme trop...beau. Un non sens, une fille comme elle ne plaisait pas au garçon comme lui. Il s'approcha. Il lui parut moins charmant.

- Nous n'allons rien faire, détends toi. Assied-toi.

Elle n'était pas à sa place. Il s'assit face à elle, il approcha sa chaise. Il la regardait tendrement, il glissa sa main entre les genoux de Pauline, elle ne dit rien. Comment expliquer ce qui se passait dans la tête de la jeune femme. L'homme qui était devant elle l'inquiétait. Peut être le fait d'être seule avec, le jeu de la séduction l'avait amusée, peut-être parce qu'elle était au milieu des autres. Mais là, l'affaire se mélangeait à la soirée, quelque chose était sale. Cette main qui montait le long de ses cuisses la dérangeait...elle était seule avec le fils d'un tueur, d'un psychopathe... Elle se leva d'un bond.

- Je ne peux pas Démis, je ne peux pas, c'est trop tôt.

- Mais tu as envie de moi.

☐ C'est trop tôt...je ne peux pas.

☐ Tu as changé d'avis ?

☐ Non...

Elle essayait de paraître sincère. Chaque mot qu'il prononçait glaçait Pauline. Il souriait étrangement.

- Je vais y aller, il faut me comprendre. J'aurais préféré être dans un hôtel, pas ici.

Il parut se détendre.

- Bon, d'accord.

Puis après un long silence, il reprit

- On remet ça, à un autre soir.

Elle sourit tendrement, elle mit sa main sur le visage de Démis. Elle l'embrassa sur les lèvres.

Il recula et lui dit gentiment.

- Tu te moques de moi? Tu me fais un drôle de numéro dis moi, et ça marche quelques fois ?

Il se mit à marcher de long en large puis,

- Pauline, je suis déçu, déçu, je suis triste. Mais pas pour ce

que tu crois, mais parce que mon père a réussi à faire ce qu'il voulait : gâcher ma vie. Tu as peur de moi. Ce soir, tu sais pourquoi je ne veux pas que l'on sache qui je suis...les gens penseraient que je suis comme lui. Comme toi ce soir ...tu connais le chemin. Tu peux partir.

Elle l'avait écouté, il avait raison, elle avait peur. Elle baissa les yeux.

- J'y vais, dit-elle en récupérant son sac.

Elle le trouvait à nouveau beau. Il ne l'accompagna pas, il paraissait seul et triste. Quant elle se retrouva dans la rue, elle aspira une grande bouffée d'air.

- Enfin !

Elle poussa un cri de surprise. C'était Bernard. Elle lui tomba dans les bras. Elle le serra aussi forte qu'elle pouvait.

- Tu étais là ? Dieu merci !

- Tu as pensé que j'allais croire au fait que tu n'allais pas le suivre ? Il ne s'est rien passé entre vous ?

- Non ...mais qu'est ce qui s'est passé dans ma tête ?

- Viens je te ramène. On viendra chercher ta voiture demain.

Tous les deux se taisaient jusqu'au moment où Bernard se gara. Son visage était soucieux, fatigué, fâché.

Il parla d'une voix sèche.

- Plus jamais ça ! Tu entends, plus jamais, je travaille et je ne veux pas m'inquiéter pour les personnes qui travaillent avec moi. Le métier est dangereux, alors si vous y mêlez votre cul...je vous vire. Une affaire où le mec mutile, tue. Et vous, vous pensez à votre cul ! Mais pour qui vous prenez vous ? Des femmes sont maltraitées...et c'est moi le macho qui ne comprend rien aux nanas...hein ? Hein ?

- Ça va, je sais, je sais. Je n'ai pas couché avec lui, je ne suis pas ta fille, pas ta femme, je ne t'ai pas demandé de t'inquiéter. Je suis une grande fille.

- J'ai vu...

- Et moi je vois que t'es un vieux con, je ne veux pas devoir m'excuser à chaque instant, je ne veux pas ! Mer-de !

Ils ne dirent plus rien. Il la regarda descendre de la voiture. Il était contrarié mais elle aussi. Fallait pas exagérer, elle avait été un flic ce soir, elle s'était écoutée.

Bernard était rentré chez lui. Il était fatigué par ces journées qui n'en finissaient jamais. En rentrant, il n'avait pas réveillé sa femme. Il se cala derrière elle, sa peau était chaude, rassurante. Il embrassa son épaule et s'endormit

Pauline était arrivée chez elle, elle tomba sur son lit, trop de tension, de fatigue. Elle leva, se doucha et se mit dans son lit. Bernard avait raison. Mais elle avait besoin de se distraire aussi. Il serait plus convenable de trouver quelqu'un en dehors du boulot, mais leur boulot c'était du 24h/24h. Alors comment faire ? Et puis Bernard avait bien épousé la standardiste du poste. Elle ne travaillait plus depuis la naissance de leur petite fille. Mais c'était bien sur le lieu du travail. Et ses pensées continuaient à tourner, elle se demanda quelle aurait été sa soirée si Démis et elle ...

Depuis plus d'une heure, Bernard attendait les résultats de René, le médecin légiste. Il arriva enfin, fermé, triste.

Il s'adressa à Bernard doucement.

- Tu veux la voir maintenant ?

- Oui, s'il te plaît.

C'était rare que la peur l'empêche d'avancer. Il entra dans la salle.

Il la vit, s'approcha lentement. Il passa sa main sur le front de la jeune fille.

- Pauline... Qu'est ce qu'il t'a fait ? Quel connard je suis, quel pauvre mec ! Comment j'ai pu ne pas réfléchir ?

- Tu ne pouvais pas prévoir...

- J'aurais dû, elle était chez le fils de pute hier soir. Je l'ai attendu, je l'ai engueulée...je l'ai déposée chez elle. Je n'ai rien vérifié... Rien vérifié, comme un minable que je suis .

- Elle s'est débattue . Il l'a rouée de coup. Il la violée, mutilée. Et il l'a soigneusement lavée. Il n'y a rien. Il lui a coupé les dernières phalanges, lui a arraché les dents...

- Pourquoi ?

- Bernard, détruire les indices mais surtout faire mal. Son ventre est en charpie. C'est d'une violence tout ça ! Il l'a droguée quand il lui a fait toutes ces horreurs...je pense qu'elle s'est défendue pour ne pas être droguée, une fois la piqûre dans la veine, elle a dû savoir ...que c'était fini ! Pauvre petite. Il l'a immobilisée pour la piquer, puis il lui a fait toute ces horreurs...

□ Elle n'a rien senti ?

Le regard de Bernard s'éclaira une seconde.

- Si, si, elle était paralysée mais consciente. Il a dû s'amuser à tout lui raconter. Elle s'est vu mourir. J'en suis sûr.

Bernard était anéanti.

- Ça va aller ?

C'était Daphné

- Non, aujourd'hui ça ne va pas aller...il y a bien longtemps que je ne me sens pas aussi coupable.

- Tout ça parce que j'ai été irresponsable un jour.

Il secoua la tête

- Un jour ?

- Joue pas avec les mots, je t'en supplie. C'est pas le moment.

- Ça ne l'a jamais été autant.

Silence, Daphné aurait voulu fuir. Mais elle ne détachait pas son regard de Pauline. Bernard parla

- Excuse moi, ce n'est pas toi qui tues et il est à parier qu'il s'en serait sorti quand même. On ne peut pas être fils du plus puissant avocat de la place et ne pas être à l'abri... Tu n'as fait qu'une chose lui faciliter les choses. Nous sommes face à des "Goliath" ...qui sommes nous pour battre ces géants ? Qui était elle pour se battre contre ce fou ? Qu'est que j'ai fait ? J'aurais dû prendre un mec sur cette affaire. Mais si j'avais pris un homme, il se serait acharné sur sa femme, sur sa fille.

Silence lourd, froid.

- Viens on va boire un café, viens.

Il s'approcha de Pauline

- Pardon, pardon. Ses parents vont être effondrés. Il me l'avait confiée.

Sa voix était grave. Il caressa le visage de la jeune femme, embrassa son front. Les larmes coulaient sur ses joues, il ne pleurait pas, les larmes coulaient seules, sa tristesse était profonde, sa culpabilité aussi.

- Quel gâchis !

Au bureau, il avait été convenu que le travail passerait avant le ressenti de chacun. Bernard relisait les dossiers passés, il fallait aller voir la mère de la femme d'Henri. La grand-mère maternelle de Démis. Lui était venu le jour de l'annonce du décès de Pauline. Quand Bernard l'avait aperçut, il aurait aimé le frapper, de toutes ses forces, de toute sa haine. Mais il s'en approcha et vu le visage ravagé de Démis

- Elle est morte ?

Bernard hocha la tête,

- Elle était avec moi hier soir.

- Je sais ...je l'attendais.

- C'est lui qui a fait ça ? Hein ?

- Oui, il l'a...

- Il l'a,quoi ? Dites-moi ! S'il vous plaît.

- Comme les autres

Démis s'attrapa le front, il semblait effondré, il serra les dents et se mit à sangloter.

- On va dans mon bureau...

Ils s'assirent l'un en face de l'autre.

- Ça ne peut pas être que la mort de Pauline qui vous met dans cet état..

- C'est lui, à cause de lui. Hier soir, elle est partie parce qu'elle avait peur de moi, parce que je suis le fils d'un malade. J'ai vu dans ses yeux son inquiétude, elle s'est enfuie de chez moi croyant qu'elle était en danger avec moi. Mais putain, enlevez ce salaud de ma vie ! Je ne serai jamais heureux tant qu'il sera dans ma vie, tuez le. S'il vous plaît, tuez-le ! J'avais hâte de revoir Pauline, je lui aurais dit que je n'étais pas comme lui. Je l'aurais persuadée que je pouvais l'aimer...Je ne verrai aucune femme tant qu'il ne serra pas arrêté ou tué . Je l'ai mise en danger. Je me sens si coupable.

Démis s'était levé. Il tendit la main à Bernard qui la serra. Démis partit fou de douleur. Bernard resta assis plusieurs minutes. Fallait-il croire en ce spectacle ? Tout ça paraissait tellement vrai, sincère.

IX

Daphné conduisait, malgré elle, elle imaginait la belle mère de Démis vivant dans une maison triste, sombre. Bernard avait raison elle regardait trop les séries américaines. Aussi quand ils arrivèrent devant une superbe demeure, ils se regardèrent, étonnés. Ce fut une très belle femme qui les reçut. Son regard bleu ciel était froid.

- Pourquoi êtes-vous là ?

- Bonjour Madame, nous sommes...

- C'est écrit sur vos visages qui vous êtes.

- Vous êtes Madame Morton, la mère d'Émilie ?

- Que voulez-vous exactement ?

□ Vous parlez d'Henri Stemon ?

La dame baissa les yeux, sa bouche se tordit. Un combat se menait au plus profond d'elle.

- Entrez !

Ils la suivirent, elle leur fit signe de s'asseoir. Daphné prit la parole.

- Madame, nous soupçonnons Henri Stemon d'être un tueur en série et...

Elle sourit.

- Vous trouvez ça drôle ?

- Drôle... Quel mot étrange ! Qu'est ce qui peut être drôle quand on est face à un fou. Je souris parce que quand j'ai voulu porter plainte contre lui, la grande machine de la justice m'a broyée. Il a violée ma fille, il l'a tellement frappée qu'elle ne pouvait plus bouger. Quand elle a su qu'elle était enceinte, ils ont voulu son bébé. On s'est

battu mais il l'avait prévenue si il ne pouvait pas avoir l'enfant elle ne l'aurait pas non plus.

Tant de tristesse, de rage cette femme était détruite. Après un long soupir.

- Cet homme est le mal.

- Nous savons

- Je vais essayer de vous aider. Je vais essayer aussi de comprendre comment un malade peut-être encore en liberté. Un café ? Un thé ? Un...voulez-vous quelque chose ?

- Un café, s'il vous plaît, Madame.

- Soyez gentils de m'appeler par mon prénom... Madeleine.

Nous allons passer du temps ensemble. N'est ce pas ?

Elle revint avec les boissons...elle s'assit. Les choses pouvaient commencer.

- Ma fille est revenue un jour en me disant qu'elle avait rencontré le prince charmant, elle avait 17 ans. J'ai voulu rencontrer cet homme. Et c'était vrai, il était tendre, bien éduqué, et beau. Il paraissait tellement l'aimer il disait avoir 20ans j'ai appris qu'il en 15. Elle est tombée enceinte, nous sommes croyants. Elle devait garder l'enfant. Nous n'avons plus eu de nouvelles de cette pourriture de garçon. Quand le petit est né, la famille Stemon l'a réclamé. Je n'ai pas pu les protéger, vous rendez-vous compte ?

- Et le père ? Votre mari ?

- Il est mort dans un accident. Pourtant lui se battait pour sauver sa fille. Il est mort...J'ai toujours pensé qu'il y était pour quelque chose.

- Henri ?

- Vous savez bien ! Un jour, elle s'est sauvée avec son fils, mon petit Romuald. Il les a poursuivis, pourchassés. La voiture de ma fille a été poussée dans le fleuve.

- Qui a sauvé l'enfant ?

- Elle, comment savez vous qu'il est en vie ?

- On lui a parlé.

- Vous lui avez parlé ? Vous plaisantez ?

Elle sourit.

- Je me suis mariée à un étranger, j'ai effacé mon nom. J'ai caché mon petit fils. Et vous me dites que vous lui avez parlé ? Et il fait quoi mon petit fils ?

- Il est directeur d'un... hôtel.

Daphné et Bernard sentait bien qu'ils patageaient.

- Mon petit fils ? Directeur d'un hôtel ?

- Oui ? Demanda Daphné doucement
- Non. Répondit la mère d'Emilie
- Expliquez – nous !
- Vous n'avez jamais répondu à mes appels, vous la police, alors pourquoi je répondrais à vos questions ?
- Pour qu'il arrête de tuer, pour qu'on sache où il est , pour nous aider .
- Décidément je crois que vous êtes bêtes.
Ni l'un ni l'autre ne protesta, eux aussi avaient l'impression d'être idiots, de ne rien avoir compris, de commencer à comprendre...
- Qu'est ce qui vous fait douter du fait que nous avons parlé à votre petit fils ?
Elle sourit.

- Parce que Romuald est là.
- Là.. Là ?
- Il vit avec moi...voulez-vous le voir ?
Elle se leva, Daphné et Bernard se regardaient, ils ne comprenaient pas ou plutôt ils comprenaient trop bien qu'ils s'étaient fait avoir, abusés, ridiculisés encore une fois. Bernard se leva
- Est-ce que tu devines ce qui se passe ?
- Ce n'est pas possible, je l'aurais reconnu, non ? Ce serait ridicule.

Elle revint accompagnée d'un jeune homme en fauteuil roulant...D'abord il leur sourit, leur tendit la main. Puis devint sérieux, il lâcha la main de Daphné comme si il s'était brûlé.
- Ce n'est pas vrai, ils vous ont redonné l'affaire à vous ?
mamie, c'est la policière qui a couché et lui c'est le blaireau qui a essayé d'arranger les choses... je ne veux pas entendre parler de cette histoire... C'est votre problème, c'est vous qui m'avez mis dans ce fauteuil alors vous vous démerdez..
Madeleine les regarda horrifiée
- On vous a redonné l'affaire... À vous ?
☐ Et je parie qu'il est en train de vous mener par le bout du nez , je suis écoeuré !

Il fit un signe de la main et partit
Daphné baissa la tête

- Il a raison, on est mauvais sur ce coup parce que si l'homme qui est soit disant Démis n'est pas votre petit fils, alors c'est lui, c'est Henri que nous avons sous le nez depuis des jours. Sa brûlure sur l'abdomen, ce sont mes coups de feu. Comment avez-vous fait pour lui échapper ?

- J'ai épousé un sdf qui a reconnu ma fille et mon petit fils.
En échange je lui ai offert une maison en Espagne où il vit. Mon premier nom de femme mariée a disparu.

- Mais elle était adulte...elle est vivante ?

- Oui ! On peut lui parler ?

- Ha, non ! Non!non!non !Vous la laissez tranquille, vous l'oubliez !
Quand la voiture est tombée dans le fleuve, elle s'est battue pour en sortir, la ceinture de sécurité de Romuald ne s'ouvrait pas. Elle a fait ce qu'elle pouvait pour sauver son petit garçon qui hurlait dans cette voiture qui se remplissait d'eau. Elle l'a sorti de là. Elle pense que c'est elle la cause de la paralysie de Romuald. En fait, il n'y a que vous qui n'avez rien compris. Je vais vous raccompagner. Oubliez nous, s'il vous plaît !

Démis savait ce qui était en train de se tramer. Il souriait à l'idée de la tête que ferait ses deux idiots en apprenant qu'il était Henri. Il avait suivi de loin le changement de nom de sa belle mère, sa chère belle mère, superbe...dommage il lui aurait bien fait un câlin. Elle était très belle, il aurait adoré être entre ses longues jambes, il aurait adoré la voir mourir...ces pensées l'émoustillaient. Il avait envie de recommencer encore une fois. Il n'avait pas prévu de tuer Pauline, elle allait le démasquer. Et puis il avait lu dans son regard un peu de dégoût. Elle s'était enfui de chez lui comme une voleuse. Minable voleuse. Tant qu'elle était chez lui il ne pouvait rien faire...il savait que Bernard L'Idiot était en bas à attendre...il l'avait vu se jeter dans ses bras quand elle était partie..il n'avait pas mis longtemps à sonner chez elle. Il lui aurait suffi de ne pas ouvrir...mais les filles et les sentiments...il lui avait apporté une bouteille de rosé. Le reste n'était que jeu. Ils avaient discuté, lui gardait ses distances, elle avait bu, un peu. Puis il avait commencé par relever ses bras de chemise..les filles aiment les avant bras des hommes..il avait défait sa cravate doucement, il lui avait souri à ce moment...puis

- Je dois y aller Pauline

- Oui, déjà ?

Le poisson avait mordu à l'hameçon..

- Oui, regarde j'ai envie de toi..

Le braguette de Démis était gonflée..

- Je préfère revenir quand tu seras prête.

La respiration de Pauline était plus forte, elle le trouvait à nouveau si beau, ce charme la déstabilisait. Elle aurait aimé dire "non". Elle n'aurait pas dû ouvrir, mais là se présentait à elle une occasion de penser à autre chose. Elle savait que ce n'était pas sérieux

- OK, on se verra une autre fois ..

Ils se levèrent tous les deux, elle l'accompagna jusqu'à la porte. Il se retourna et passa ses doigts sur les lèvres de Pauline, puis il la serra mettant l'une de ses jambes entre celles de la jeune femme. Elle eut un mouvement du bassin...il avait gagné.

□ prends moi s'il te plaît, tout de suite là..

Il la trouva bestiale, un peu ordinaire, un peu comme une truie. C'est le premier mot qui lui vint à l'esprit en la voyant se frotter. Quand elle avait vu la seringue, elle s'était débattue de toutes ses forces, elle avait essayé mais un coup de poing l'avait assommée...Il l'avait piquée, elle avait glissé entre ses bras, le paralysant commençant à son effet. Elle avait su, elle avait senti ses doigts s'engourdir, ses lèvres, elle voulut parler mais aucun son ne sortait. Alors elle l'avait griffé, frappé de plus en plus lentement, ses bras pesaient si lourds. Elle eut des picotements dans la colonne vertébrale puis plus rien. Lui souriait bavant presque tant le plaisir de la dominer l'excitait. Elle était sur son lit, dans son appartement, elle avait ouvert à un tueur.

- Tu es mon joujou, petite Pauline. Je vais te faire plein de vilaines choses, mais tu vas voir je vais beaucoup, beaucoup aimer ça. Allez, je te dois la vérité petit soldat. Démis n'existe pas.

Puis s'approchant de son oreille et lui dit :

- Je suis Henri, mon petit cœur. Tes collègues auront été bien stupide. Tu leur dois d'être ici, avec moi .Combien de temps ton petit cœur battra pour mon plaisir ? Tu es la 44ième. Ça se fête !

Il ouvrit une bouteille de champagne qu'il lui renversa dessus, il savait qu'il lui faudrait fuir après. Il fallait que ce soit grandiose. Elle le fixa tout le temps, morte de peur , d'horreur . Henri trouva la soirée exceptionnelle et puis il pensa à Daphné , à Bernard. Pauline serait le cadeau ultime.

Quand il était allé voir Bernard et que ce dernier lui avait parlé de son ex-belle mère. Il avait su que le temps était compté mais avant il fallait encore faire quelque chose pour les humilier encore un peu ! Il avait pressenti la fin de cette histoire. Il passa une nuit à déposer dans chaque chambre une des malles en fer qu'il avait gardé si longtemps. Il ne s'était jamais éloigné, sa maison était restée sa maison, personne n'était venu fouiller. Il avait changé d'apparence simplement, opérations esthétiques. Il voyageait et revenait. Rien ne l'en empêchait, aux yeux de la loi il n'avait commis aucun délit.

X

L'hôtel était vide, Daphné, Bernard et toute une équipe de policiers entrèrent dans ce lieu majestueux. Il y eut une malle d'ouverte, puis deux , puis 28. Il trouvèrent sur un lit les doigts de Pauline. Le constat était désolant.

- Nous l'avions sous notre nez et nous lui avons laissé le temps de partir encore. Faut-il continuer ?

□ Continuer à être des cons ? Je n'en peux plus.

Daphné était épuisée, accablée, 31 corps , 31 victimes en plus. Jamais elle n'aurait pensé que l'on pouvait se jouer autant des lois, des gens.

Un vrai cauchemar qui se rajoutait à d'autres cauchemars dont Henri était toujours au centre.

- ☐ Bernard, je vais prendre une douche, je reviens.
- ☐ Prends ton temps.

Autour d'eux des dizaines de policiers, de légistes s'affairaient. Daphné était méconnaissable tant ses traits étaient tirés, son regard semblait vidé par la succession de chocs.

Au bout de deux heures, Bernard reçut un appel téléphonique. Henri l'attendait au poste. Bernard ne comprenait décidément plus grand chose.

Henri se leva quand Bernard arriva.

- ☐ Bonsoir
- ☐ Pourriture !
- ☐ Décidément, on baigne dans l'ordinaire ici.
- ☐ Vous a-t-on lu vos droits ?
- ☐ Bien sur, mais j'ai dû le réclamer.
- ☐ Cela nous amène à 44 meurtres.
- ☐ Peut-être, si je suis venu jusqu'à vous, puisque je crois que vous avez du mal à me trouver. Je disais donc si je suis venu à vous c'est pour vous remercier pour ces années de pur délice. Sans vous les choses n'auraient pas eu la même saveur. J'ai appris que mon fils était en vie. Sa mère aussi ?
- ☐ Oui, cela vous ne les avez pas eus.
- ☐ J'en ai eu tellement d'autres, et puis je suis heureux de savoir que je laisserai quelqu'un après moi. En tout cas, je me suis bien amusé.
- ☐ Vous êtes un fou
- ☐ Je compte bien jouer la dessus, un fou, je suis un fou ! Un triste fou qui s'est bien foutu de vous. Quel plaisir ! Regarde j'en ai la chair de poule. Il faut que je vous explique, celles que j'ai mis dans les malles sont celles avec qui j'ai couché. Juste couché, certaines ne l'ont pas su .
- ☐ Pourquoi tu me sors ça comme ça ?

Bernard était à bout, il pensait à Pauline, à toutes ces malheureuses. Il eut l'impression d'être éjecté de son siège tant sa haine pour cet homme était grande. Il le plaqua contre le mur et le frappa, de toute sa colère. Ses collègues lui laissèrent quelques seconde avant d'intervenir. Henri était au sol, il souriait encore. Il se releva doucement et fixa Bernard.

_ Aussi bon de donner que de recevoir...Hein ? Je ne porterai pas plainte le plaisir était partagé. Mais entends-tu ?

Et s'adressant aux deux autres policiers

- Entendez-vous ? Boumboum-Boumboum-Boumboum, il y a quelque part un petit cœur qui bat pour moi. Et une de plus, elle ne l'a pas su.

Bernard le regarda horrifié, il hurla.

□ Daphné !

Puis s'adressant aux autres policiers

□ Je vais chez elle, appelez-la, appelez-la!

La maison était vide. Le lit était défait, une traînée sur la moquette de la chambre confirmait ses craintes. Où était elle ?

Daphné se réveilla à peine, elle sentit qu'il était préférable de dormir encore. Elle ne sentait plus son corps. En fermant les yeux elle ne penserait pas. Elle était recroquevillée à l'étroit, elle ne pouvait pas bouger avec cette impression d'être dans une boîte, peut-être, sa respiration était courte, elle avait froid, très froid, tellement froid. Elle n'ouvrit pas les yeux, il fallait dormir. Elle entendait son cœur qui doucement s'éteignait . « Boumboum-boumboum-boumboum »

